



Joë Bousquet

LE GALANT
DE NEIGE
ET AUTRES
CONTES

1937 - 1994

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Joë Bousquet

**LE GALANT DE NEIGE
ET AUTRES CONTES**

1937 - 1994

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

REGARD SUR UNE VILLE

Récit

I

Jean Tout Petit avait dormi dans la montagne.

Maintenant, la menine qui l'avait fourré dans un coin de sa mesure lui taillait un morceau de pain si gros qu'il dut le partager avant de l'enfoncer dans ses poches.

Sur la grand-route, devant un tas de fagots où voletaient les derniers moineaux du village, vint à passer le facteur : « Facteur ! » cria la grand-mère.

« Ce petit se rend à Carcassonne : montre-lui le chemin que tu sais le mieux ».

« Et que va-t-il faire au chef-lieu ? » demanda la grosse voix. D'une haie d'amandiers s'envolait une grive. Dans le jour levant, le petit avait reconnu l'oiseau au battement de ses ailes.

« Eh ! Nez-en-l'air », cria plus fort l'homme au képi. « Pourquoi as-tu la fantaisie de voir Carcassonne ? »

« Je ne sais pas », répondit le gamin.

« J'y vais à la place de mon père qui ne voulait pas connaître cette ville sans moi. Et, comme il me voyait trop petit pour le suivre, il s'est plaint plus d'une fois de devoir mourir. »

C'était un bel enfant aux yeux de fille. Tout petit qu'il était, il avait entendu les siens lui parler de la vie. Il savait que le bonheur était peut-être au monde ; et qu'il viendrait avec les

beaux jours que l'on se promet si c'était assez d'une existence pour les aimer.

« En haut de la côte, dit le facteur, je te quitterai. Tu apercevras de loin une forteresse couleur de nuage. Tu n'auras plus qu'à marcher, parce qu'elle sera toujours devant tes yeux et qu'il n'y a nulle part des arbres assez hauts pour la cacher. On dirait qu'elle attend toute personne qui chemine. »

Jean Tout Petit l'écoutait. Il ne savait pas s'il avait envie de voir la Cité ou d'en entendre parler :

« Qu'est-ce qu'une forteresse ? » demandait-il à la moustache jaune en mesurant des yeux l'horizon. Quand il se souvenait de son père, il se sentait préparé à marcher mille ans pour l'amour de ceux qui n'avaient pas vécu.

« Une forteresse, déclara le facteur, c'est une ville dont les maisons sont attroupées derrière des murailles. »

Et, hérissant les sourcils, et, pressant son front comme s'il s'était efforcé de répondre au petit avec ses yeux :

« Elle se dresse sur une colline. C'est une espèce de ville close qui ressemble à un poing fermé.

« Ses tours, reprit-il, sont plus serrées que les grains d'un chapelet. »

L'enfant se demandait si de ces tours il connaîtrait jamais le nombre. Il n'avait pas eu d'autre maître que son père et, comme lui, ne savait compter que jusqu'à cinquante. Aussi ne serait-il jamais de ces malavisés qui font si facilement le compte de ce qu'ils ne peuvent se figurer.

II

Il avait ôté ses souliers, les suspendit à son cou avant de se remettre en marche.

« Je laverai mes pieds avec l'eau de la rivière, se dit-il, et j'entrerai dans la ville inconnue avec des chaussures qui craqueront. »

Il avait dépassé des chars traînés par des bœufs. La route s'était élargie. Du haut d'une colline il chercha des yeux la cité et ne l'aperçut pas tout de suite. Mais quand elle lui apparut enfin, il lui sembla qu'il la retrouvait.

Elle était enveloppée dans l'horizon comme si la hauteur des montagnes voisines avait été son ombre, et séparée de tout par son immensité qui couvrait le lointain d'une lueur inoubliable. Il ne lui parut pas plus étrange de la découvrir dans le brouillard que d'avoir vu le matin découvrir le ciel :

« On dirait, se confia-t-il, qu'elle est un nid de brume, et qu'elle attend le retour d'un oiseau plus grand que le jour. »

Il avait envie de courir, et, cependant, il s'avavançait de plus en plus lentement, le cœur au galop, comme s'il avait espéré que l'enceinte couleur de bruine s'approcherait de lui.

« Sans doute que cette ville, se disait-il, est la plus grande et la plus utile de toutes et je comprends pourquoi on a sué davantage pour la fortifier que pour la bâtir. Il me faudrait souffler plusieurs fois avant d'en avoir fait le tour. »

Derrière lui, il entendait les sabots d'un cheval, courait quelques pas derrière lui une calèche qui se hâtait vers la ville. Avec le soleil d'octobre le vent s'était levé : une clarté sortie des pierres illimitait la plaine : un nuage était passé sur le soleil, le ciel descendit sur les toits d'ardoises qui coiffaient les tours. Soudain unie à l'horizon couleur d'orage, la Cité ressembla à

une corbeille de violettes où l'on eût caché un trésor.

« J'habiterai la ville, se promit-il, que mon père souhaitait de connaître et j'y deviendrai marchand de fleurs. »

Mais le soleil reparaisait, et la Cité n'était plus qu'un château où tout le monde le verrait quand il en franchirait la porte en faisant sonner ses semelles. Il était si près d'arriver, maintenant, qu'il ne regardait même pas où il passait ; et, de plus en plus vite, tirait vers la Citadelle dont il voyait s'abaisser les remparts tandis que le soir venait à sa rencontre sur un coteau illuminé par les reflets du vent. C'était là-bas l'heure des fumées. Il les voyait s'assombrir sur un chaos de toits et, soudain, s'élever vers un haut édifice de pierre fleurie où le ciel paraissait se briser. Et la Cité lui paraissait si attirante avec son trésor de foyers que l'envie de la voir devint en lui plus absorbante que le désir d'y être vu.

« J'ai marché vers un château fort, se dit-il, qui enfermait la ville la plus précieuse du monde. Car j'y vois, au milieu des maisons, une église qui brille comme un brasier. »

Le vent avait tourné dans le ciel dédoré par l'approche des astres. Poussant de nombreuses tours vers tous les sillons de la plaine, la double enceinte menaçait avec ses créneaux tous les horizons que surveillaient ses meurtrières. Et Jean Tout Petit se disait que, pour achever cette forteresse, il avait fallu apporter des pierres de partout : « Je vais entrer, murmura-t-il, dans la Cité où mon père voulait me conduire, et il me semblera que j'y suis pour toujours. »

Sur la route goudronnée filaient des autos, si nombreuses que l'enfant traînait ses pieds nus dans l'herbe des bas-côtés, sous l'ombre sonore des arbres d'octobre. Quand il levait la tête pour regarder le ciel, il ne voyait que le pignon bleu des tours et la cathédrale semée

des rayons que les oiseaux y avaient jetés avec leurs ailes. Il n'était plus séparé de la Cité que par la ville neuve qui, de siècle en siècle, en était descendue.

Il s'arrêta et considéra longuement les toits d'ardoises où les couleurs de la montagne et de l'horizon attendaient la nuit. Une pensée l'avait intrigué. « Évidemment, se disait-il, la Cité dissimule un secret puisqu'il a fallu plus de tours pour la garder que je n'ai de chiffres dans la mémoire. » Et il souhaitait, en se remettant en marche, de deviner ce secret ; mais se souvenait tristement que son père n'était plus de ce monde pour le lui demander ou le lui confier.

Il était si ému qu'il oublia de chausser ses souliers. Il passa sur des ponts, longea des boulevards, ignore qu'il laissait derrière lui toute une ville jeune, ses édifices, ses patronages, ses ateliers. La Cité était trop vaste pour être enveloppée d'un seul regard. Elle montrait ses défenses, en dissimulait le nombre. Et Jean Tout Petit se demandait de combien de tours il

fallait flanquer une citadelle pour qu'un enfant y aperçût l'œuvre des hommes sans en croire ses yeux.

III

Derrière de lentes femmes en robes noires, la nuit était sortie des églises.

L'enfant vit devant lui la Porte Narbonnaise.

Le dernier souffle de vent suivait le cours de l'Aude invisible et chantait tout bas avec le flot. On voyait quelques passants, on n'entendait plus une voix. À sa gauche s'assombrissait un cimetière où tournait le dernier rayon du jour et des moineaux voletaient parmi les croix comme s'ils avaient fui au-dessus des tombes le reflet de la ville ensevelie. Jean Tout Petit voyait la Cité, il ne la reconnaissait plus.

Ce n'était pas la ville dont son père lui avait parlé de son lit ; ni celle qu'il avait vue de là-bas ; et qui était belle comme une bataille de fleurs quand tout le pays la regardait avec lui.

Maintenant qu'il était devant ses murailles, il devait fermer les yeux pour la retrouver, comme si la beauté qu'elle montrait de loin était la confiance qu'il en attendait maintenant qu'il vivrait près d'elle. Les arbres s'étaient baissés pour lui laisser apercevoir la ville, ils se relevaient derrière lui pour regarder l'endroit d'où il était venu et peut-être pour le lui cacher. Le monde se fermait comme une fleur sur l'amour qui l'avait entraîné vers la ville.

Le bonheur aussi s'éloigne des endroits qui nous arrêtent ; et il n'y a plus que les cœurs blessés pour s'en souvenir ; et les pauvres hommes qui sont attachés à ce monde pour ce qu'ils n'en ont jamais vu.

Et Jean Tout Petit, qui ne savait compter que jusqu'à cinquante, chantait en recensant les trois toitures d'ardoise qui avaient découragé son calcul : « La première regarde ce que je ne peux voir, et la deuxième se souvient de ce que j'aimais et la troisième compte les tours avec moi. » Il émietta son dernier morceau de pain sur la poterne au bénéfice des jeunes moineaux, qui sont les mêmes partout. Après, sur le chemin de ronde, il s'élança nu-pieds autour de la Cité qui paraissait étrangère à sa grandeur comme la grande nuit est aveugle aux étoiles. Revenu à son point de départ, il s'assit dans l'herbe, entra dans ses souliers, les semelles, l'une après l'autre, levées vers le ciel. Et, sa tignasse noire ébouriffée, ses grands yeux de fille ouverts sur les lampes des ruelles, sur les vitrines, et suivi des yeux par les femmes, suivi du regard par les gamins, surveillé par les hiboux, surveillé par les chats, sans craindre les clartés sournaises des vi-

trages et le sommeil oblique des meurtrières, Jean Tout Petit entra, avec la nuit couleur de violette, dans la forteresse aux tours innombrables.

LE CONTE DES SEPT ROBES

Il était un vieux roi qui avait plus d'esprit que ses ministres(1). Mais, malheureusement pour la gloire de son petit royaume ce souverain manquait de gravité. Il serait monté à cheval pour aller à la rencontre d'un chien savant ; et, en toute occasion, mettait au-dessus des autres choses celles qu'il aurait été incapable de se figurer. C'était une disposition universellement diffamée dans un pays où les hiboux portaient lunettes et où personne ne s'étonnait de rien.

Sa première femme avait disparu dans un naufrage après lui avoir donné quatre filles. Il en pleura longtemps sans que l'on connût s'il lamentait l'inconvénient d'avoir des filles ou de n'avoir que des filles ; si bien que le ciel s'émut de ses larmes et lui fit épouser en se-

condes noces une grande drôlesse, blanche et molle comme un brouillard, qui pleurait pour un rien, et dénouait ses cheveux blonds devant toutes les glaces et, du matin au soir, se décoiffait et se recoiffait. Celle-ci mit au monde trois jumelles, mais ne lui donna pas d'héritier ; et s'enfuit par les toits pendant qu'il cherchait un bâton pour l'assommer.

Un très sage hibou aida le roi à élever ses jolies enfants. La religion leur fut enseignée par un rat musqué qui se faisait appeler M. Blaireau et qui les apprit en outre à raisonner et à se taire. Afin de parfaire l'éducation des sept princesses, Brioche, l'intendant de la cour, installa une académie d'équitation dans les ailes d'un moulin à vent. Tout était à souhait. À ce roi si fortement épris de choses singulières le temps avait appris qu'il n'en existait pas de plus extravagante que de voir se produire ce que chacun avait prévu. Les princesses étaient ravissantes. Il ne s'habituaît pas à les trouver belles, sages, dignes de son amour. Leur grâce

inégalée le faisait douter de ce qu'il voyait et ce qu'elles regardaient avec lui paraissait prêt à s'envoler. Elles lui faisaient aimer ses devoirs.

Il ne manquait rien au bonheur de la principauté et rien n'aurait empêché qu'il durât toujours, vu qu'il restait caché à tous les yeux et inconnu comme un dieu, si l'envie n'était venue de l'appeler par son nom à un méchant artisan, un de ces hommes qui, ne sachant exécuter qu'une chose, la croient bonne à gagner le ciel. Ainsi, pour une réflexion étourdie, qu'un tailleur avait trop haut prononcée ou que la longue oreille de Brioché avait entendue de trop loin, le front du roi changea, sa tête se remplit d'idées ; il ne passa plus un jour sans demander à quelqu'un s'il était besoin d'une belle robe pour se trouver heureuse.

Dans ce pays où, la veille encore, le bonheur n'était que dans l'air, chacun se mit à raisonner. Et de redire à haute voix et sur tous les tons la maudite phrase du tailleur, aussi assidu à en faire reluire tous les sens que la

deuxième femme du roi à se peigner devant les miroirs(2). Enfin, le roi, plus avisé que tous les courtisans ensemble, demanda à Brioché un cheval et galopa vers la forêt où il trouva le hibou, un œil plus ouvert que l'autre et la tête penchée vers la terre en signe de grande curiosité. Aussitôt, l'interrogeant : « Il ne manquerait à mes filles que de belles robes, lui dit-il, pour être heureuses, et c'est un tailleur qui le prétend. Que faut-il penser, Hibou, de sa parole, et que faut-il faire de sa personne ? »

Le hibou répondit sans hésiter qu'il n'y avait qu'à ignorer qui l'on était pour se sentir heureux ; mais que de connaître le bonheur, c'était aussi triste pour une femme que de se connaître soi-même.

« Et quand on se connaît soi-même, reprit-il, on n'est plus que l'ombre de celle que l'on paraît ; et on n'a pas tant besoin de son cœur que d'une belle robe pour se montrer heureuse... »

Sans écouter sa conclusion, le roi galopait vers son château, criant qu'il fallait récompenser le tailleur, et que jamais il n'aurait rien imaginé de pareil, tandis que le hibou tout ébouriffé battait des ailes sur son ormeau et, arrondissant les yeux et soufflant comme un chat, criait inutilement que le plus juste serait de le pendre ou de le plumer jusqu'au sang.

En entendant les appels de son maître, Brioche quitta le fond du parc où il creusait un trou, et, le nez plein de terre, tourna ses grands pieds vers le château. Il n'eut qu'à voir les yeux du roi pour deviner qu'il lui demanderait de l'argent. Pauvre et très pauvre même, pour avoir passé un long temps à rêver qu'il s'enrichissait, l'intendant, à mesure qu'il prenait de l'expérience, devenait un homme positif ; et s'était mis à chercher la fortune en ce monde, tellement pressé par la fièvre de l'or, tout d'un coup, qu'il aurait soulevé les lames du parquet pour en trouver. Et ne déambulait plus sans regarder à ses pieds si attentivement

et d'une manière si réfléchie qu'il connaissait les empreintes de toutes les chaussures mieux que le cordonnier. Il se figurait qu'il était sur la piste d'un trésor. Mais le trésor était caché dans une très haute idée que Brioche avait conçue de sa personne et qui, lui riant sans cesse, mettait en lui un petit bruit de source qui lui faisait aimer la vie. C'était bien tout ce que l'intendant avait gagné à sa bizarre fureur, avec l'estime du roi et l'avantage biscornu de croire à l'excellence des choses que l'on gagne à piocher : les pierres noires et la hernie ; la racine de mandragore, le tour de reins. En tout, cet intendant était naïf comme un soldat.

À la demande essoufflée du roi, il répondit avec empressement que le plus judicieux était de mettre à l'encan quelque objet apprécié. Il y avait par le royaume assez de joailliers de goûts différents pour qu'on leur partageât au plus haut prix les opales, les émeraudes et les diamants de sa couronne qu'il ne portait plus. De tailleurs aussi, bien entendu, il en était un

assez grand nombre avec de belles couleurs autour d'eux qu'ils chérissaient par amour pour leur art, et dont ils inspireraient leur travail pour l'honneur de leur prince, si bien qu'à faire rêver tous les yeux l'œuvre de leurs doigts rivaliserait avec l'arc-en-ciel. Le cheval était revenu tout seul à l'écurie. Le roi le suivit à pied en méditant une belle phrase. Et, à ses filles venues à sa rencontre, redit tout le long du chemin qu'il était assez de tireurs d'aiguille ardents à leur gagne-pain pour satisfaire, chacun frisottant sa chanson, à tant de façons qu'elles avaient de se trouver belles.

Les joailliers avaient obtenu de coopérer avec les tisserands. Les étoffes d'or et d'argent disparurent sous les pierreries, si bien que les deux robes les plus précieuses ressemblaient, l'une à une rivière, l'autre au ciel qui luit dans les eaux. Le lendemain, les courtisans admiraient un drap couleur d'ombre et un vêtement de velours qui brillait comme une ondée en robe de feuilles. Un jeune artisan, s'entêtant à

nouer des tiges d'avoine verte, monta un habit qui chantait dans ses mains en prenant la couleur du soleil. Enfin, on vit apparaître au palais une espèce d'enragé : on disait de lui qu'il avait le cerveau brûlé. Il ne voulait être comparé à personne et il était le rival de tout le monde. La robe qu'il apportait était faite avec du chanvre et ressemblait à une fleur.

Un soir, il vint un homme qu'on n'attendait pas. Il habitait loin du palais, ne savait même pas que le roi avait plus d'une fille ; et chaque fois qu'il avait vu une princesse, il avait cru la revoir. Et de travailler pour elle lui avait paru aussi doux que de la vêtir, [il avait pris la toile de l'araignée, les fils de la Vierge et les avait tissés avec l'ombre et le vent, tirant de ses mains une draperie transparente où on ne voyait que son travail(3).] Il parlait sans arrêt et semblait amoureux de tout. Cet homme léger comme l'eau de nuage apportait au roi une robe de mousseline transparente comme le vent : il était si pauvre qu'il n'avait pu se pro-

curer or ni argent. Mais il avait travaillé nuit et jour sans arrêt... car il ne dormait jamais et tout le monde savait qu'il ne pouvait fermer les yeux.

Le roi n'envoya pas quérir ses filles. Il connaissait une façon plus expéditive de les réunir, hurlant le nom de la plus grande qui était devenue sourde à force de chanter. Comme elles se jalousaient mutuellement, les plus agiles, aussitôt, se jetaient dans l'escalier, et il les voyait les premières ; venaient ensuite les distraites et, tout essoufflée à leur poursuite, la bringue qui ne comprenait que les cris.

Elles durent se ranger pour lui livrer passage. C'était à l'aînée des princesses que le roi voulait parler d'abord. Il le lui signifiait avec un geste de ses doigts qui imitait le vol d'un oiseau. Il l'appelait l'*Hirondelle blanche*. Ce nom lui allait mal ; mais comme il amusait la cour, elle l'avait à peine entendu qu'elle était préparée à rendre des sourires.

Cette fois, il n'eut pas besoin de crier beaucoup pour se faire entendre. Elle voyait qu'il était décidé à lui donner une robe, et s'avança vers l'étoffe qui lui paraissait la plus belle, ne se détourna même pas en écoutant qu'il voulait la choisir à sa place et savoir pour cela qu'elle sorte d'homme elle voulait épouser. Par les fenêtres ouvertes, il venait un bruit embaumé d'averse lointaine. Et le silence parut si grand que l'on croyait entendre chanter la robe de fleurs :

« Je le veux grand, dit-elle, je le veux noble, je le veux riche » ; et se tut avant d'ajouter : « et il faut qu'il me dise vous, même quand personne ne l'entendra... »

Le roi toussa : « Par mon épée, la fille est une sotte, dit-il sans faire attention à l'étonnement scandalisé de la cour. Ma fille, vous m'étonnez.

— Quel mal y a-t-il, répondit la sotte, à aimer ce qui est le plus beau et le plus étonnant ? »

Comme les autres hommes, les rois se contredisent : « Ce n'est pas ce qu'elle dit, articula celui-ci en se tournant vers l'argentier, qui me choque, c'est qu'on s'y attend. Elle a un idéal de modiste. » Et, avec un gros soupir : « Allons, donnez-lui la robe d'or. Et rouvrez-moi cette fenêtre. Je ne vous avais pas demandé de la fermer.

— Ce n'est pas un crime, répéta l'*Hirondelle blanche*, de choisir celui que l'on envierait avant de le connaître. J'aime les riches : ils s'amusent de ce qui nous rend heureuses. »

Et elle prit la robe, contente tout de même, vers les courtisans tourna sa face, blanche comme un sucrier, où chacun prenait un petit rire et disparut avec un bruit léger de vaisselle.

Le roi appela *Rose-des-Blés*, lui parla très doucement, enfin, lui posa la même question

qu'à sa fille aînée. *Rose-des-Blés* comprenait que sa sœur avait troublé le roi. Elle imagina de se montrer sincère ; et, parlant à toutes lèvres et les joues gourmandes, comme si elle avait porté, sur le bout de la langue, une goutte de sirop :

« Je prendrai pour mari, dit-elle, l'homme que vous m'aurez présenté. Seulement, je veux qu'il me paraisse extraordinaire d'en être aimée. Plaise au ciel que je devienne la proie de quelqu'un que je n'ose toucher. »

Le roi fronça le sourcil : « La péronnelle aura des amants », grommela-t-il. Puis, d'une voix forte : « Donnez-lui la robe d'argent. »

La troisième fille du roi s'appelait le *Poisson rouge* et à tous ceux qui l'avaient vue elle laissait le souvenir d'un oiseau doré. Timidement elle s'avança, mais répondit avant d'être interrogée à la question posée à ses sœurs.

« Je veux avoir un amant si beau, soupira le *Poisson rouge*, que je ne puisse rêver à autre chose.

— C'est noblement pensé, déclara le monarque, donnez-lui la robe de fleurs. » Mais, après une minute de réflexion, il ajouta : « La noblesse, ma fille, c'est de ne rien présumer de son cœur. »

Entra la quatrième sous un grand chapeau aux ailes tremblantes. On aurait dit qu'un même coup de vent, en posant sur son front une coiffure d'amazone, avait emporté son cheval. Elle rit au nez de son père, prit la première robe venue qui se trouva être la robe de chanvre, et descendit l'escalier en chantant.

Les courtisans se regardèrent : on l'appelait *l'Abeille blanche*.

Le roi n'était pas content de cette épreuve : « Mes filles ne me ressemblent pas, dit-il à

Brioche. Voyons si les autres me consoleront d'avoir pris femme une deuxième fois. »

Les princesses entrèrent gravement pendant que Brioche s'élançait à leur recherche, soit qu'elles eussent écouté aux portes, ou bien parce qu'elles étaient des fées et qu'elles savaient leur vie par cœur et devinaient tout le reste. Et, de tous les coins du château vinrent des pages et des intendants qui s'avançaient sur la pointe des pieds pour entendre les voix les plus pures du monde trahir les caprices de leur amour.

La plus blonde parla la première, une fillette toute en lueurs et dont la grâce semblait prise à l'eau en fleur des pluies d'avril. Elle s'inclina longuement devant le vieillard, étonnée, peut-être, qu'il plût à un roi de demander à l'enfance ce qu'elle attendait de la vie ; et après quelques révérences superflues qui dissimulaient mal son embarras :

« On m'appelle *Saut-de-rainette*, balbutia-t-elle.

— Serait-ce une raison, s'écria le roi, pour ne pas me répondre ? » Alors, se décidant tout à coup : « Je voudrais être la mémoire d'un homme, dit-elle, que je ne puisse oublier.

— C'est tout ? demanda son père avec irritation.

— ... Et ne pas tenir, ajouta-t-elle, plus de place entre ses lèvres que n'en tienne mon nom dans son cœur...

— Je voudrais bien savoir qui lui a appris cette phrase, s'écria le roi furieux. Qu'on lui donne dix coups de fouet. »

Depuis que la *Princesse Abricot* avait enterré ses poupées, elle était devenue elle-même une poupée. Ses yeux étaient immobiles, comme sa bouche où le fard dessinait un minuscule cœur-de-Marie. Mais ses longs cheveux noirs étaient frisés de caresses, ils embaumaient la pensée. Quand le roi lui eut posé la même question

qu'à sa sœur, elle tourna les yeux vers la fenêtre assombrie par le soir, et se recueillit un moment avant de parler du bonheur. Elle souhaitait d'appartenir à l'homme le plus ignorant du royaume et, si bas qu'on l'entendit à peine, avoua qu'elle voulait être son regard pour qu'il l'aimât plus que ses yeux.

Enfin apparut la plus distraite des filles du roi : « Je ne sais, lui dit le monarque, pourquoi je vous interroge, comme s'il me restait des dons à vous refuser. Vos sœurs n'ont laissé qu'un vêtement, il vous appartiendra de toute façon. » C'était la robe de mousseline. Ainsi, la princesse allait-elle connaître le sort des tard-venus : ils sont les préférés, mais on ne leur donne que de l'amour. Cependant, il faut convenir qu'on les regarde d'une façon particulière ; et ils seraient bien riches si les trésors se cachaient dans les yeux.

Je ne sais quelle question lui avait posée le roi, elle répondit qu'elle ignorait tout et que sa vie, jusqu'à ce jour, s'était passée dans son

cœur. Elle était comme un sapin couvert de neige, un arbre prêt à se courber si une lampe lointaine ne l'aidait à porter le soir :

« Je voudrais, dit-elle, que mes jours soient l'ombre de mes secrets. » On aurait dit qu'elle cherchait un ombrage où son souvenir devînt l'asile de son être. Ainsi le feuillage du chêne ensoleillé murmure comme s'il rêvait d'être la voix et la fraîcheur du ruisseau : « Je désire, ajoutait-elle, rencontrer quelqu'un qui m'aime les yeux fermés et qu'il n'ait qu'à m'entendre pour me découvrir dans son cœur. »

Ses paroles la faisaient vibrer tout entière ; et, par contenance, elle regardait Brioche qui revenait tout essoufflé de sa course inutile à travers le château. Sa voix avait passé sur sa vie. On aurait dit que cette fille fragile n'aurait pu se taire sans se briser. Et, d'une voix très pâle, elle dit ensuite :

« Ma vie est comme un souffle qui, sur les choses que j'aime, voudrait poser sa bouche. »

Et même elle redit cette parole, une deuxième fois, avec lenteur, comme s'il y avait eu un enfant en elle pour apprendre à la chanter. Mais Brioche fut seul à l'entendre, et cela n'avait pas beaucoup d'importance pour lui, car, depuis qu'il était marié, il pensait que toutes les femmes sont folles.

« *Saut-de-Rainette*, pensait le roi, est née d'une source et la *Princesse Abricot* est née de sa chanson, celle-ci est fille de sa transparence... À propos, dit-il quel nom vous a-t-on donné ? — Je me couvre de couleurs quand on me regarde, répondit-elle à mi-voix ; aussi m'appelle-t-on *Œillet-de-Mer*...

— Le grand vent de mon pays dit le roi lève les robes des filles et il leur enseigne à baisser les yeux. Prenez cette robe transparente, c'est la lumière du ciel qui vous apprendra à rougir ». La fille leva les yeux.

« Si vous trouvez la robe trop légère, reprit le roi, vous la ferez rendre au tailleur pour qu'il

y ajoute un peu d'ombre. Les tailleurs de mon royaume ne font pas ce qu'ils veulent. »

Mais Brioche, heureux d'avoir quelque chose à dire, annonça qu'à peine revenu chez lui le tailleur avait ramassé ses affaires et qu'à la suite d'un événement qu'il allait raconter, il s'était dirigé vers un pays inconnu...

Æillet-de-Mer ne devait pas apprendre encore pourquoi le tailleur s'en était allé. Suivie de la *Princesse Abricot*, elle s'était échappée et gravissait maintenant l'escalier où l'on entendait les sanglots de *Saut-de-Rainette* qu'on avait battue.

Les voilà parties à la recherche d'un amoureux : *Hirondelle blanche* se trouvait si séduisante qu'elle prenait le monde en pitié ; mais pâle d'orgueil, elle avait la mine d'une hirondelle blanche. Il lui semblait qu'on la voyait du soleil. Elle était haute, elle était belle, avec un visage pareil au sourire des fenêtres mortes, sévère, du front à la bouche, comme quarante

mille hommes. On la savait renfermée, et, parce que son père régnait, on la disait mystérieuse. Tournant le dos à ses sœurs, elle marcha vers l'entrée du bois afin de faire partager sa fierté à un oncle riche et célibataire qu'elle avait dans un arbre.

Cet oncle était un rat musqué qui se faisait appeler M. Blaireau. Il trouva que la robe avait une jolie couleur de noisette.

« Galantries d'écureuil ! » répondit-elle en faisant la moue. Elle était gaffeuse. Elle avait appris la politesse en se parlant à elle-même et n'élevait pas la voix sans blesser quelqu'un.

M. Blaireau avala sa bile et, pour flatter l'orgueil de la nièce : « Quand tu passes au soleil, dit-il, on ne te voit plus.

— Ainsi parlent les taupes, protesta-t-elle en se glaçant : quand je passe au soleil, on ne voit plus le soleil. »

L'oncle rat grogna. « J'ai de bons yeux, dit-il en ajustant ses lunettes. Quand tu passes au

soleil, on ne te voit plus, on ne voit qu'un peu de ton nez.

— Et quelles sont donc les filles, demanda-t-elle avec aigreur, qui vous éblouissent tout à fait ? » Il n'hésita pas. Ou il avait prononcé ces mots bien des fois, ou il ne s'aperçut pas qu'il avait parlé :

« Celles qui nous plaisent, dit-il, ce sont celles qui nous font oublier que nous avons des yeux.

— Allons, dites-moi où je trouverai un mari, demanda-t-elle sur un autre ton, puisque vous n'avez pas oublié les manières de la ville », précisa-t-elle afin de lui rappeler sa parenté avec des rats d'égout.

L'oncle rat frémit sous l'outrage.

« J'ai bien un voisin, ânonna-t-il avec perfidie, susceptible de s'intéresser à toi. Mais je ne te conseille pas de le rechercher, il faudrait qu'il te regardât mille jours pour commencer à t'aimer.

— Je veux qu'il ne voie que moi, cria-t-elle, et qu'il me rende mille regards pour un seul battement de mes cils.

— Mille regards ? souffla le rat. Il faut donc qu'il ait plu des yeux sur lui et qu'il porte le plus ample manteau du monde. Tiens, continua-t-il, fais le tour de l'arbre et marche jusqu'à la chute du jour. Ton futur mari n'est pas loin. Quand il n'y aura plus devant toi que de l'ombre, tu ne verras que lui. » Et, entre ses dents, il murmurait : « Va donc : méchante châtaigne ! »

Elle marcha longtemps et commençait à se lasser quand elle rencontra le paon. Elle l'aurait pris pour un oiseau s'il n'avait pas porté une couronne. Il lui déclara qu'elle était belle et qu'il souhaitait l'épouser.

« Que me donnerez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Je vous donnerai tout ce qu'on voit du haut d'un arbre.

— J'accepte, répondit l'*Hirondelle blanche*, à la condition que vous me laissiez choisir l'arbre.

— Et vous ne m'oubliez pas, voulez-vous ? demanda le paon très amoureux.

— Oh non ! dit la sotte, à moins d'aventures bien extraordinaires. »

« Il ne lui semble donc pas extraordinaire de m'épouser », se dit l'oiseau furieux et désolé.

Rose-des-blés était fâchée par ce que lui avait dit le roi. Elle marcha longtemps et les yeux baissés, ignorant qu'elle était suivie, comme tous les jours, par un serpent qui l'aimait et que l'amour condamnait à rester captif de son ombre. Pour la première fois, elle prolongea sa promenade après la chute du soir ; et la nuit, en effaçant son ombre, délivra l'animal qui se dressa devant elle ; ses yeux brillaient comme des vers luisants. « T'épouser ? lui dit-

elle. Et que me donnerais-tu si je devenais ta femme ? »

— Je te donnerais, dit le serpent, tous les miroirs de l'eau.

— Et qu'est-ce qu'un miroir ? lui demanda la fille du roi qui avait dessein de l'embarrasser.

— C'est un monde, lui répondit-il, où ce qui est loin de toi éclaire ce qui t'approche. C'est comme un éclair pris à ta robe et où tu verrais ton regard devenir l'image de tes yeux.

— Tu parles vite et bien », dit la fille. Et ils se rapprochèrent du château à la lumière des vers luisants. Il lui semblait que tous les serpents du monde s'étaient réunis pour les regarder.

Le *Poisson rouge* n'avait pas quitté le seuil du château. Elle ne voyait pas plus loin que ce qu'elle avait, soit qu'elle eût trop de choses, soit qu'elle n'eût pas de bons yeux. Le vent passait sur elle, et, pour s'imaginer qu'elle le sui-

vait, elle n'avait qu'à regarder sa robe de fleurs. La libellule se posa sur son épaule et lui demanda sa main. « Je te donnerai l'arc-en-ciel, ajouta-t-elle afin de la tenter.

— Et qu'en ferais-je ? demanda le *Poisson rouge* en ouvrant les deux mains devant elle comme si elle le lui rendait.

— On ne sait jamais de qui on peut avoir besoin », dit l'autre en faisant les gros yeux.

L'*Abeille blanche* traversa des vignes, des bois. On aurait dit qu'elle voulait s'éloigner de tout. Bientôt, elle vit une maisonnette. Le soir allumait des étoiles au-dessus d'un chemin qui se perdait dans les joncs bleus. L'eau bougeait dans les flaques. Plus loin courait une route en remblai bordée de tamaris qui se penchaient l'un vers l'autre en tremblant et qui disaient : « Là-bas l'étang, là-bas la mer ! » Il s'élevait des voix du village, des pas montaient avec les chants ; on dansait, peut-être. C'était un joli pays où les gens avaient les yeux tristes quand

ils n'avaient pas bu de leur vin rosé, et les yeux en pleurs quand ils en avaient trop bu. Enfin, elle vit l'homme qu'elle aimait : il était assis assez loin du bal auprès d'une fille blonde qui regardait les danseurs et ne voyait rien. Elle se tint devant eux : ils ne la virent pas tant elle était pâle, mais elle entendit une voix qui disait ; « Tiens : un rayon de lune ! » Et plus bas : « On dirait un regard qui a tout oublié. » Alors, elle s'enfuit, légère comme le rire et un peu troublée par une parole qui la suivait : « C'est drôle la lune, disait-on, je ne reconnais pas mes paroles, et il me semble que je suis les yeux de ce que je vois. »

Saut-de-Rainette endossa la robe de chanvre et, après avoir appelé dix fois la *Princesse Abri-cot* qui essayait la robe de feuilles, elle courut avec elle vers l'écurie du palais. À une jolie voiture que M. Blaireau leur avait donnée elles attelèrent un âne blanc qu'elles appelaient Pigeon-vole à cause de ses oreilles, et, assises

sur les genoux l'une de l'autre prirent le chemin de l'horizon.

L'animal faisait ce qu'il voulait, hâtait le pas sur la route ensoleillée jusqu'au premier feuillage où il s'arrêtait. Les fillettes sautaient à terre et, le tirant et le poussant, exposaient sa tête au soleil, puis bien vite remontaient dans la carriole que l'âne emportait déjà vers un autre ombrage. Ainsi roulait-on d'arbre en arbre et de plus en plus vite sur la route dépouillée par le voisinage des eaux salées jusqu'au moment où l'animal courut sans désespérer et enfin s'emballa parce qu'il avait pris la mer pour une forêt. *Saut-de-Rainette* ordonnait à l'âne de s'arrêter et la *Princesse Abricot* appelait au secours, mais l'animal allait plus vite que le vent et leurs cris se perdaient déjà dans le tumulte des vagues, quand un passant se jeta au-devant de la voiture et saisit courageusement la bête à bras le corps. Leur étonnement fut grand quand elles reconnurent celui qui les

avait sauvées. C'était le tailleur qui ne fermait jamais les yeux.

Saut-de-Rainette, qui aimait bien toutes ses sœurs lui dit, après l'avoir remercié poliment, qu'on l'avait attendu au château pour ajouter un peu d'ombre à la robe d'*Œillet-de-Mer* ; mais il hocha la tête et dit tristement qu'il avait quitté pour toujours sa maison.

« Et où vas-tu avec tes grands yeux ? lui demanda la *Princesse Abricot* qui avait fini de sermonner l'âne.

— Je vais, répondit le tailleur, où le vent me mène.

— Tu ne sais donc pas que le vent tourne à l'approche du soir ?

— Il tourne comme l'humeur des hommes.

— Il te ramènera à l'endroit que tu as voulu quitter...

— Eh bien, répondit le tailleur, je prendrai le chemin que me montrera l'ombre. »



Œillet-de-Mer errait au fond du parc, contente d'avoir reçu un cadeau du roi, mais avec sa robe transparente, honteuse qu'il fût plus sombre dans ses yeux que sur elle. Elle s'éloignait des chemins de peur d'être rencontrée et y retournait en courant afin d'éviter les arbres où se levaient des murmures. Son vêtement n'était une robe que pour le vent. Elle tremblait, élevait ses mains devant ses yeux parce que la vue de son ombre la faisait rougir.

Un merle s'enfuit en la voyant. Bientôt, tous les oiseaux contèrent qu'il ne ferait plus jamais nuit dans les bois et qu'un cygne grand comme le ciel s'était changé en femme pour les en chasser. Une pie a battu des ailes au-dessus d'un pin, elle crie à la ronde qu'elle voit une forme blanche le long d'un buisson où les nids se taisent quand elle passe. Puis elle s'envole et

annonce aux geais et aux tourterelles que les clairières ont une reine : « Quand on l'a aperçue une fois, tout la rappelle, mais elle ne ressemble à rien. Elle se penche sur les sources qui la regardent avec des yeux de jeune fille(4). » Derrière ses pas, la lumière se referme comme un feuillage. On ne peut pas comprendre tout ce que dit un oiseau parce qu'il parle pour la forêt et chacun entend seulement dans sa voix les mots qu'il saurait répéter : « Un regard s'est emparé du jour », criait un loriot, et la huppe : « Un silence va d'arbre en arbre en cachant ses ailes. » « C'est une enfant trop grande pour ses yeux », racontait le faucon, à chaque pas, son regard l'emporte et la ramène. » Un épervier avait tendu l'oreille, il s'interrogea sur ces caquets en fixant ardemment la terre et il eut le temps de voir tout un ver rouge sortir de son trou et se cacher sous les herbes flétries. Après, il monta dans le ciel où volaient les corneilles, si haut qu'il semblait noir comme elles, et leur dit seulement : « Écoutez ! » Les oiseaux de passage n'enten-

dirent pas ces paroles, mais la rumeur leur fit croire que la forêt parlait, et ils crièrent pour le ciel : « Le jour est nu et c'était une femme. »

Il faisait noir : « Il va faire noir », dit l'aigle en regardant la terre où s'allumaient les yeux des chats-huants et des chevêches. Du sommet où il se tenait, on ne voyait qu'un firmament renversé d'astres jumeaux mais il lui sembla que deux étoiles se posaient de son côté et il reconnut la voix du grand-duc qui lui disait avant de glisser vers l'horizon :

« On a vu sous les arbres de mon parc une jeune fille plus belle qu'une forêt. »

Alors l'aigle se jeta hors du soir, d'un seul coup monta plus loin que le vent, dans un silence où, bientôt, il ne vit plus que ses ailes, parce qu'elles couvraient la terre de leur ombre. Et, chassant l'espace à grandes brasses, il s'éleva plus haut que toute hauteur, seul avec son regard dans une blanche étendue où toute lumière scellait l'éloignement sur l'évasion

d'un cygne. À l'horizon, aux bords invisibles de l'oubli, une étoile se fermait sur la nuit qui se fermait sur elle.

LE GALANT DE NEIGE

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était l'année des surnoms. Chaque profession forgeait les siens et les appliquait aux artisans les plus dignes d'elle. Les poètes n'agissent pas comme tout le monde. Ces hommes habitués à se conduire dans le noir choisissent les mots à cause de leur beauté et ils assignent les plus obscurs aux objets qu'ils connaissent le moins. Après avoir décidé que

le Galant de Neige était leur sobriquet le plus beau, ils l'avaient attribué à un jeune inconnu qui vivait éloigné de Paris. Ainsi alliaient-ils le jeu de distinguer un homme et le rare bonheur d'imaginer qui il était.

Le Galant de Neige ne vivait pas avec son père et sa mère, mais à côté d'eux. Dans une maison très vieille, la plus haute et la plus délabrée d'une ville de province, il occupait une chambre où le jour entraît à peine, mais d'où il ne se retirait jamais tout à fait, parce qu'un peu de lumière y était retenu sur des empreintes de plâtre qui étaient les masques des écrivains les plus importants de sa génération. Sur son bureau traînaient des cahiers de toutes les couleurs, et des fiches bleues, des fiches vertes, même des bostols blancs et des porte-plume d'or, des porte-plume de verre, des porte-plume d'argent qui chatoyaient ça et là comme des objets inconnus. Car il faisait si noir dans cette pièce que l'on se demandait en y pénétrant si tous ceux qui avaient agi

de même en étaient revenus. Dans l'escalier conduisant à cette sinistre retraite tournaient trois filles blondes qui l'appelaient mon frère et qui couraient si vite que l'on voyait leurs yeux dans tous les coins. Il ne leur donnait aucun nom, ne leur adressait jamais la parole. Ses sœurs l'effrayaient. Elles étaient blondes, timides, un peu insensées. Un vent de folie passait sur elles quand elles étaient réunies, mais jamais on ne les trouvait seules, et dans cette maison pleine de recoins et de peurs, elles chantaient sans cesse. Leur mère avait perdu la tête à force de les entendre.

Il n'ignorait pas qu'on parlait de lui, mais il savait qu'il y avait une bonne part d'espérance dans l'estime qu'on lui témoignait ; il en paraissait affecté, on aurait dit qu'il voyait ses interlocuteurs penser à son surnom. Bien sûr, il avait une façon, quand on le félicitait, de rouler sa cigarette entre ses lèvres qui signifiait à peu près que la bouche d'un poète n'était pas faite pour répondre à n'importe qui, mais,

quand il se retrouvait dans la lumière flétrie de sa chambre, il pensait qu'elle ne serait jamais assez obscure pour cacher la honte et le mépris qu'il était venu y enfermer. Il avait beau prendre son front dans les mains, il ne réussissait à rien. Aux quelques rêveries écrites avec émotion dans un moment désespéré de sa maladive jeunesse, il se savait incapable d'ajouter la plus mince réflexion. Il avait du goût et assez de patience pour attendre que la vie le mît à sa place, mais peu d'événements dans son œuvre poétique et, dans son existence de malade, bien peu d'années. Toutes les générations veulent des talents. Elles n'ont pas de moyen plus expéditif de refuser le respect aux maîtres imposés par la tradition. L'obscurité du poète alimentait sa réputation, il avait le malheur de le comprendre. Et, comme les médecins lui avaient interdit de quitter la province, il se résigna, après d'affreuses hésitations, à cacher le lieu de sa retraite à ses amis de Paris. Il s'effraya ensuite de cette complaisance, ne s'avoua plus qu'il spéculait. C'est trop d'amer-

tume que d'avoir à capituler devant l'ironie du sort. Il se hâta d'oublier le motif qui empoisonnait son action. On aurait dit qu'il voulait perdre la clef du cachot où il s'était enfermé.

II

« Je manque de temps » se dit-il. Et d'expulser aussitôt les trois sœurs blondes qu'il avait surprises devant sa corbeille à papiers. Mais il souffrit de ne plus les voir, enfin se reprocha sa dureté comme s'il avait deviné qu'il s'était montré inexorable inutilement. Son porte-plume d'argent lui tomba des doigts, il marcha avec humeur vers la porte qu'un coup de poing avait ébranlée. À la lueur de ses lampes poussiéreuses, il découvrit son père derrière un paquet qu'il portait entre ses bras comme un mannequin de fleurs.

« J'ai acheté des anges » dit celui-ci, très animé. « C'est parce qu'ils étaient enfouis dans la cendre que la pierre en est restée si blanche(5) ». Le Galant de Neige s'étonna de trouver autant d'éclat à ces antiques sculptures qu'au papier où il écrivait : « A-t-il vieilli ? » se demanda-t-il en regardant son père en dessous. Il y avait un peu d'application dans l'empressement du vieillard qui disposait les figures sur la cheminée, de part et d'autre d'une glace ancienne. Son fils le remarqua, il voyait tout, mais en courant. Aussi ne soupçonna-t-il pas que le coup d'œil dirigé sur les angelots allait un peu plus loin et plongeait dans le miroir ancien qui revêtait le manteau de la cheminée et reflétait toute la chambre. Ce reclus voyait tout avec des yeux d'évadé. Comment aurait-il lu dans l'attention dont il était l'objet ? Évidemment, il toussait et avait dû séjourner dans un sanatorium ; mais il n'aurait jamais cru son père si occupé de le soigner, rude comme il paraissait, avec ces moustaches que le brave homme avait gardées très grosses, très

longues, afin de se faire peur à lui-même, et qui n'avaient jamais trompé que son fils, et qui continuaient à lui faire illusion parce qu'il était resté un enfant.

III

Après le départ de son père, il dressa un emploi de ses journées ; fit entrer toutes ses heures de loisir dans son programme de travail : « Si la littérature ne m'est pas tout, se disait-il, je n'aurai rien d'un écrivain ». Était-ce la prétention d'enfermer sa vie dans un monument qu'il élèverait à sa personne ? Il voulait absorber le temps, non pas pour le donner à son œuvre, mais pour accroître son individu de ces minutes éparses où l'homme n'est lui que par hasard et comme à l'étourdie. Les murmures du crépuscule ne le détournaient pas de sa sinistre ardeur, ni la voix des trois filles

d'or qui tricotaient avec des chansons les vêtements chauds dont on couvrait le poète. Il tissait comme une araignée la toile vénéneuse où la nuit menaçante de sa chambre le prendrait lui-même. Tout ce qui aurait dû le sauver de sa résolution l'y précipitait. Quand le chœur de tous les bruits eut secoué si fort la vieille maison qu'il y passa, comme l'écho d'une rafale souterraine, un long et triste gémissement, il se sentit fortifié dans sa volonté, appuya ses deux mains aux bras de son fauteuil pour se lever tout d'une pièce, et, bravement, regarda le cadran de la pendule où, sous l'ébranlement absorbé par l'immeuble, les aiguilles venaient de s'arrêter. Sa décision était prise. Il n'oublierait plus qu'on l'avait nommé le Galant de Neige. Sa vie serait la chrysalide de cette pensée. Ainsi, son être réel deviendrait l'âme de celui qu'on imaginait. Il décrocha son pardessus, attrapa son chapeau. La pendule était arrêtée avec ses aiguilles en croix dans l'ombre nouvelle de l'angelot blanc que la chute du jour frappait tout droit entre les ailes.

IV

La caissière du café avait une haute figure de bûcheron où bavait un énorme rire de garçonnet. Elle se précipita vers le poète, lui montra ses amis de province dans le coin où ils étaient attablés. Avec les opinions politiques dont ils se paraient, il n'y avait, pour réunir ces jeunes gens, que l'autorité de l'écrivain si jaloux de sa solitude. Ils l'accueillirent par des vivats. Le sobriquet d'*Intempérants* qu'il avait appliqué aux écrivains de sa génération était sur le point d'entrer dans l'histoire littéraire avec le nom du poète qui l'avait inventé. Personne ne pouvait deviner ce qu'il pensait, il en eut chaud au visage, bredouilla, d'un air distrait, qu'il ne sortirait plus de l'hiver, enfin, s'enfuit devant leurs grosses voix d'hommes. Il pleuvait, les rues étaient longues et noires, on n'en voyait plus la fin. À son maître d'escrime, il signifia que les médecins lui interdisaient de faire des armes. Il parlait peu, très oc-

cupé à ourdir des ruses pour chasser ses dernières relations. Ou bien s'interrogeait-il longuement sur l'homme qu'il allait devenir : « Qu'est-ce que cela veut dire, le Galant de Neige ? » se demandait-il.

V

Il ne reconnut pas sa chambre quand il y entra avec le soir, un peu essoufflé par ses visites de rupture. Il faisait sombre, il pouvait regarder ce qui l'entourait sans sortir de sa pensée, une clarté froide et éteinte échouait sur les choses, si bien que toute la chambre, avec ses statues blanches et ses fauteuils et l'intervalle qui les séparait, semblait glisser sur la pente d'un clair de lune souterrain. Le baldaquin de son lit et quelques chevalets qui garnissaient la pièce dressaient plus haut que de coutume leurs formes monstrueuses, ils paraissaient se

détourner de l'espace qui régnait entre eux, comme si la misérable lumière où leurs ombres s'allongeaient avait été le linceul d'un éloignement infini. Machinalement, il était allé vers son bureau, il s'arrêta sans savoir ce qu'il faisait. Il éprouvait un bien-être incomplet, heureux comme quelqu'un qui n'est pas tout à fait lui-même. Son âme avait senti que son royaume était de ce monde, mais quelle n'était pas dans son royaume.

Il souffrait au souvenir de ses démarches. Mais le sacrifice de ses amitiés l'avait aidé à personnifier l'avenir. Il vivait, il était la poésie de ce qui le brisait. Il en aurait pleuré. Comme il avait tourné sur lui-même, sa chambre reprit un air naturel. Ses yeux retrouvèrent la pendule arrêtée et, sur le cadran, il vit s'allonger l'ombre de l'ange. Un moment, il resta fasciné par cette trace obscure dont l'apparence était la même dans ses pensées et dans ses yeux, s'étonnant, pour la première fois, qu'elle crût avec les heures tout en restant transparente à

la marche des jours. Dans la chambre où rien ne changeait, elle avait une façon à elle d'être toujours la même, creuse comme une orbite vide et regardant indéfiniment les objets dont elle avait noyé le ciel dans sa profondeur miroitante. Elle rampait vers les choses, se fermait sur leur être pour n'en réfléchir que le fond et, comme une immensité souterraine, les portait toutes ensemble vers un exil sans horizon.

L'ombre s'attachait à l'ange de pierre comme pour y déterrer une transparence et, sur cette vision lugubre, le regard s'immobilisait, on aurait dit qu'il était revenu sur elle de très loin, qu'il avait dû se faire profondeur pour y voir une ombre. Longtemps, le Galant de Neige demeura pensif, les yeux pris à ce signe ténébreux où la pensée n'atteignait le regard qu'en s'élevant dans l'oubli. L'idée qu'il se confia lui parut naturelle parce qu'elle ne l'obligeait pas à réfléchir : « L'ombre, murmura-t-il,

est la source de l'esprit ». Le temps, au-dessus d'elle, vivait de la vie d'une étoile.

VI

Il appela voyou un cousin qui lui avait prêté de l'argent, interrogea sur le régime et l'administration des prisons un notaire qui avait commis des étourderies. Il défendit à ses sœurs de le déranger, même à la plus jeune. Il ne consultait pas ses sentiments, se déterminait d'une façon chaque jour plus abrupte, convaincu que ses pensées connaissaient son cœur. Il avait saisi son porte-plume d'argent.

Il faisait assez froid. Le vent activait les feux, et, parfois, on l'entendait de loin pleurer une hirondelle. Il écrivit que nos pensées ne sont pas l'ombre de nos actes, mais les actes d'une ombre qui agit à travers nous. Ce fut sa

dernière lettre à un directeur de revue qui sollicitait inutilement sa collaboration. Il la fit expédier d'un village voisin.

Plusieurs fois, il avait négligé de se rendre chez un banquier qui, à la demande de son père, l'avait pris pour secrétaire. À force de ne plus penser à son bureau, il en oublia le chemin, et, un jour qu'il y était revenu par hasard, quelqu'un qu'il ne connaissait pas lui signifia son congé. Il ne retint que le côté providentiel de cette rencontre, elle flattait ses dispositions à la vie intérieure. Un signe lui était apparu furtif comme un appel de la main, dans le monde dont il était si ardent à se séparer : l'homme qui l'avait congédié ressemblait à son père et portait comme lui de fortes moustaches qui tremblaient au souffle de ses propos. Ainsi disputait-il chaque fait à lui-même pour orienter la solitude de son esprit. On aurait dit que le mépris croissant qu'il éprouvait pour les choses allumait une phosphorescence dans l'éloignement qui les dévorait : « Je ne

sais pas qui est le Galant de Neige, se disait-il, mais je découvre son domaine ».

Il était libre, au dire des siens, mais il habitait leur vie. Un battement de porte le frappait au front. Ses oreilles grandissaient, présentes partout, prêtes à propager dans tout son être tourmenté la martyrisante nouvelle que quelqu'un s'approchait et qu'il allait perdre un peu de ce loisir qui était la rémission de sa peine. Il lui était difficile de dissimuler sa contrariété lorsque son père l'auscultait ou l'interrogeait sur l'état de ses bronches. Il planait au-dessus des êtres, s'élevait sur ses pensées pour regarder les choses et entrer avec elles dans le délice de sa pensée. La fumée de ses cigarettes épaississait l'atmosphère, elle recouvrait les masques de plâtre et, comme il n'y avait qu'une blancheur pour les réunir, de même il n'était qu'une ombre pour les relier à l'immuable par mille racines immatérielles. À ses lèvres méprisantes on connaissait qu'Ariel, le plus grand poète de cette époque torturée avait

désappris le rire. Il portait l'éclair d'un poignard dans l'immobilité de ses traits. Rien n'était plus réel que ce qu'il avait touché, mais il vivait loin de tout. Touraine avait un beau visage de souveraine qui, pour se tourner vers le ciel, devait s'arracher à un essaim de caresses : « Comme ils sont beaux ! » se disait-il. « Si j'étais sûr qu'Ariel ou Touraine m'ont donné mon nom, je jurerais qu'il est répété avec bienveillance. » Alors il se retournait vers le masque étroit de l'écrivain Cemesemble. Il voyait mignon, celui-ci, ce n'était pas un esprit faux, mais un esprit épouvanté, le vrai le suffoquait. On aurait dit qu'il n'était venu au monde que pour se faire rassurer : « Ce n'est pas Cemesemble qui m'a baptisé, il ne pense qu'à lui. » Alors, il regarda le visage illuminé et triste de celui qu'il appelait par son prénom. Celui-ci était simple comme un enfant et grand comme l'enfance. Il portait sa voix dans le cœur comme une belle au bois dormant que ses pensées auraient tirée du sommeil : « S'il m'a donné mon nom, c'est pour me cacher que

je suis perdu », pensa-t-il. L'ombre s'accumulait ; une noirceur qui rêvait, attachée à chaque visage comme un miroir sans bords dans cette vie aux portes battantes. Le Galant de Neige contemplait cette flamme morte. « Il n'y a que notre ombre, se disait-il, pour nous empêcher d'être tout ce que nous sommes. Où ne nous mènerait pas la contemplation de ce signe frêle et indestructible ? »

VII

Sur un cahier noir, sur un cahier vert, sur un cahier bleu, frissonnant de colère au moindre bruit, il notait trois fois que les ouvrages de vérité n'étaient que des préfaces, cependant que, répondant au grincement de la plume d'or, la pluie d'hiver fouettait les vitres et que descendaient les brouillards sur la vieille maison comme pour ensevelir celui qui voulait faire un

livre avec son être et non avec ce qui était. Il entrerait avec sa nature dans la conscience de sa vocation. Ainsi son œuvre remplirait les limites de son existence et les confondrait avec celles de son amour. Il la voulait très pure, inévitable. En dépit des résistances qu'il présentait, elle grandirait comme l'ombre dans la rencontre d'un être et d'un lieu, et, pour inaugurer l'oubli du temps, l'oubli du lieu. Car, en contemplant les masques de ses contemporains il avait décelé la dernière entrave dont il devait s'affranchir.

Cette entrave, de beaucoup la plus contraignante de toutes, n'était autre que son propre corps. Or, en regardant fixement l'ombre de l'ange blanc il échappait assez vite à l'oppression de ce qu'il était lui-même. Car il y avait en lui une flamme pour absorber les traces obscures que son regard avait traversées sans les voir, une sorte d'ardeur errante qui les rendait sans faute à l'attrance d'il ne savait quel soleil souterrain. S'il se souvenait alors de sa mala-

die, c'était pour creuser la douceur de n'en plus souffrir. En allant à la conquête du temps, il avait appris à s'arracher à soi-même. Selon lui il n'y avait pas d'autre moyen de s'élever : « Le Galant de Neige, se disait-il, sera ce que j'aurai été ». Déjà son mal était ailleurs, il était à inventer.

VIII

Le poète aimait son père, mais il avait peur de perdre son affection et lui inspirait la même crainte. Faits pour se comprendre, ils avaient vécu pour n'en rien savoir. Peut-être s'estimaient-ils mutuellement si haut que leurs sentiments étaient irréparables. Chaque matin, le reclus attendait la visite du vieillard et frémissait de dépit si l'une des trois sœurs l'avait pris dans ses bavardages. Assis sur le même divan, ils examinaient quelque œuvre d'art ré-

cemment dénichée, car ils avaient l'un et l'autre le goût du beau ou peut-être de la trouvaille, apportant aux mêmes recherches une humeur que jamais un peu d'indifférence n'avait adoucie ; et c'est sur un lien si fort que leur bonheur se brisa.

Une toile ancienne avait tenté le coup d'œil du vieil amateur d'art. Deux hommes portaient malaisément cette peinture qu'un épais enduit rendait impénétrable aux regards. Agacé par ce coup de théâtre, le poète jeta son porte-plume de verre, dut se baisser pour en ramasser les débris, il se releva tout rouge en balbutiant un juron ; après, s'indigna qu'une erreur de jugement introduisît parmi leurs Rubens une si méprisable acquisition. Il y eut quelques soupirs et, dans un grand embarras de paroles, toute la violence des hommes qui répriment des cris. Avec cette agitation de la voix qui accompagne les aveux de tendresse, le père fit honte à son fils de son emportement, l'accusa enfin d'être comme personne. Dans

cette parole mal assurée, le Galant de Neige crut percevoir la vibration de la colère, ne se contenta plus devant le tremblement des moustaches qui, dans son imagination poétique, était signe de colère : « Vous me reprochez de ne pas vous ressembler, cria-t-il. Les bourgeois font-ils des enfants comme on va chez le photographe ? » Leur affection était trop naïve, ils étaient dépassés par leur ressemblance, ne concevant pas d'offense plus grave que l'accusation d'y manquer. D'ailleurs, si également entiers dans un désir plus fort qu'eux que leur amitié se trouvait à la merci d'un malentendu.

IX

On ne le vit plus, on ne l'entendait pas. Pendant qu'il contemplait des ombres, sa solitude errait comme un spectre dans le silence de la maison. Lui, il n'était jamais seul. Un accord

de piano lui racontait la vie de Berlioz. Prenant le chant d'un canari pour le grincement d'une porte, il devinait le nom de l'amie qui s'avisait de le surprendre et forgeait aussitôt des reproches à lui adresser. Il connaissait tous les bruits, en découvrait de nouveaux, il en inventait. Dans le choc d'une casserole il entendait une fanfare, et, sa bonne étant sourde et vigoureuse, il souhaita si souvent la suppression des défilés militaires qu'il se trouva pacifiste sans savoir comment il l'était devenu. C'est qu'il mesurait avec rage ses efforts désordonnés pour acquérir un tempérament, se procurer un être. Il deviendrait la réalité poétique de ce qu'il entendait, dût-il, à ce prix, ne rien voir, n'entendre que le battement de son sang. Et, comme il ne pouvait plus supporter le soleil, un beau matin, il cadenassa les volets monumentaux de la branlante demeure.

Il s'asseyait dans la lumière pauvre et harassée d'une lampe basse. Ses yeux passaient sur l'ange de pierre et le contemplaient dans

son ombre où la forme ailée tremblait de son éclat, lointaine comme un corps sans ombre. Pensée après pensée, il s'absorbait dans cette douceur obscure où son regard s'était abreuvé. Mais partout au monde c'était la vie et il assistait à toutes les scènes dont le moindre heurt pouvait être le prélude. Quand la réalité ne se survivait pas dans son imagination, elle le fascinait avec une vision théâtrale de son absence. Il voyait dans le noir une ronde des morts interminablement poursuivie sous les flocons d'une neige couleur d'étoile. Il essayait de former une pensée. Comme les prisonniers qui voient le jour par le trou d'une serrure, il ne recevait un secours spirituel que des principes qui l'égarèrent : soudain il trouva qu'il fallait acheter sa solitude avec la solitude du cœur.

Toutefois, il ne trompa jamais son impatience poétique en décrivant ses cauchemars. Comme son père dont il avait les qualités, il tenait moins à couronner ses poursuites qu'à s'y rendre maître de soi. Ils étaient pareils comme

les deux rives d'un fleuve. Chacun des deux aurait dû faire le tour de la vie pour se contempler dans l'autre et dépasser cette ressemblance qui fut leur croix. Séparés par quelques couloirs et des amas de regrets, ils poursuivaient la même chimère dans la maison chaque jour plus obscure et qui paraissait, à l'heure où venait la nuit, couvée par une énorme poule noire. L'un éclairait son tableau, l'autre déplaçait ses lampes, et leur ardeur était la même lorsque la vieille bâtisse s'anima d'un sourire silencieux qu'allait submerger la chute du soir. Le vieil amateur d'art avait ôté ses lunettes. Ses doigts pétrissaient un tampon d'ouate qu'il avait soudain éloigné de la peinture comme un objet dangereux. Sur un endroit du tableau qu'il regardait, les moustaches tremblantes, se dessinait une transparence bleue, une ombre, se dit-il avec émotion : « C'est à leur façon de traiter les ombres que l'on connaît les peintres ». Et sa tête roulant sur le dossier du fauteuil, il pensait : « L'ombre est la sœur du

rêve qui nous est tout parce que nous sommes illusion ».

X

Tout en contemplant l'ange de pierre le Galant de Neige s'était enfoncé dans le coin le plus obscur de son atelier, comme si, avec l'ombre qu'il considérait, il n'y avait eu de place, dans la lumière, que pour ses yeux. En vain l'aurait-on cherché à l'endroit où il se tenait toujours. Immobile, il regardait les formes ténébreuses se revêtir de leur éclat souterrain, il pensait : « L'ombre n'est pas l'ombre des objets mais l'ombre de notre regard et son lien avec l'immuable ; un pont indestructible entre ce que nous sommes et ce que nous n'avons pas cessé d'être. »

XI

On attribuait à des émanations d'alcool le malaise qui avait terrassé le vieillard. Assis entre des oreillers et le regard à la dérive, il renaissait avec une stupeur d'enfant à une manière d'espoir, et souriait à son fils qui, n'ayant pas le courage de parler, lui montrait le tableau d'un doigt tremblant et feignait de se sentir à son aise dans un appartement où il n'entrait jamais...

Il neigeait dans ce rêve : un cygne s'avancait avec peine à travers la chute de plus en plus dense des flocons. Après, les ondulations liquides se congelèrent autour de son corps, en même temps que s'épaississait devant lui une barrière de glace. « Que ne s'envole-t-il ? » se demandait le dormeur avec effroi. Une blancheur éclairait la profondeur de l'eau close ; et, à la place du cygne qu'il avait cru voir, traînait, sur le reflet du ciel, la forme d'un nuage.

Des voix avaient traversé la maison comme un vent noir, et des femmes couraient dans la lumière des portes ouvertes qui appliquait un masque sur leurs traits. Le poète n'avait pas reconnu sa mère ; soudain, il vit son père étendu dans le reflet d'un mur invisible qui touchait le ciel. Le petit matin s'assombrissait devant sa pâleur éclatante, une vie éclairait un visage : « Les morts ne sont plus dans ce qui est, se dit-il, ils sont dans ce qui n'est plus, ils y sont tout ».

DEUXIÈME PARTIE

I

Le poète n'était pas précisément déshérité par son père, mais excepté de la succession ; et on n'aurait pu l'y réintroduire sans annuler les dispositions prises en faveur des trois filles blondes. La plus grande le plaignait beaucoup, il brillait des larmes dans son sourire de lionceau ; la plus réfléchie observa que c'était une force de n'avoir pas d'argent. La plus petite fut la plus silencieuse. Elle tournait comme un grand papillon noir dans un piège d'or, posant, de temps à autre, dans sa longue main d'homme, sa main fondante. Sa mère tremblait qu'il ne fâchât ses filles et lui offrait tous les revenus d'une imprimerie qu'elle avait à Paris.

Tous les yeux lui reprochaient d'être le seul à parler d'argent.

Au cimetière, sous les cyprès, le Galant de Neige crut comprendre qu'il avait peiné son père en s'isolant ; et, sur le chemin du retour, ne reconnut personne, si absorbé dans cette pensée qu'il avait dépassé sans la voir la porte de sa maison. Son porte-plume lui parut lourd. Une lumière brumeuse entraît par une fente des contrevents, elle enveloppait les statues et les chevalets dont les formes menaçantes pesaient sur elle comme un linceul. La dernière phrase de son manuscrit ne lui sembla pas claire. Il se demanda pourquoi il avait écrit que le temps était une étoile : « Ce doit être une reminiscence », se disait-il.

Il avait du chagrin. Un frisson le traversait, tout son corps se pénétrait avec des larmes d'une pensée où il faisait clair comme en plein jour. Il ouvrait ses cahiers, cherchait des ressemblances dans la silhouette noire qui ondulait sur le mur. Il n'avait plus ses yeux pour ai-

mer ce qu'il y croyait voir. Sa chambre n'était plus la même, elle se désensorcelait devant lui. C'est une grande déconvenue pour un poète de la nuit que les ombres lui soient infidèles, mais c'est la pire peine que ce malheur ne soit pas pour lui le plus grand. Privé de ressources par les dispositions de son père, il devait, après avoir vécu pour écrire, écrire pour vivre. Sa vie s'était durcie dans ses projets d'enfant, il n'avait plus que son porte-plume pour désenvoûter cette statue de sel.

Il ferma sa porte à clef, et, par un bizarre réflexe, éteignit ses lampes. Il craignait autrefois qu'on n'entendît son nom. Moqué dans son ascétisme par les volontés qui le dépouillaient, il succombait, semblait-il, à la peur d'être vu, et les masques de plâtre mêmes le faisaient rougir. Il n'y avait pas une perspective dans son ambition qui ne le sommât de casser un arrêt. Ce qui était articulé au nom de l'avenir ne le concernait pas. Et il n'aurait pas tenté d'arracher ce fait à lui-même sans affronter l'univers

entier ; car le temps grondait dans les ténèbres où il s'était enfoncé, il voyait son impuissance sur lui, rien n'échappait à cette corruption. Il se demanda comment il accepterait un fait sans les accepter tous.

II

Il lui était enjoint de vivre comme il l'avait souhaité, et cette complaisance du sort faisait son malheur parce que, loin de fortifier ses dispositions poétiques, elle paraissait les décourager. L'ombre était morte depuis que sa pensée devait courir avec les jours et qu'il ne s'agissait plus d'idéaliser le temps, mais de l'exploiter. Sa vie s'était pétrifiée dans un fait qu'il lui fallait rendre caduc avec des œuvres, elle allait le juger avec ses propres exigences et en découvrir de nouvelles en l'examinant, comme si

elle avait dû chercher dans la singularité de sa peine les signes qui la font durer.

Alors, sa mère entra. Elle avait beaucoup pleuré. Elle qui ne pouvait pas se passer de sa présence, elle lui proposa de gérer une industrie qu'elle possédait à Paris. Il devint tout rouge et crut peut-être qu'elle s'était souvenue de son surnom, s'imagina peut-être qu'elle l'avait oublié. Le Galant de Neige était sûr de gagner de l'argent en écrivant un livre. Touraine en répondait. Sa mère l'aimait trop pour en douter. Ou bien devina-t-elle qu'il ne fallait pas, sous peine de le désoler, renouveler une proposition qui ferait de lui un imprimeur. Elle lui offrit de l'argent, lui jura que ses filles n'entraveraient pas ses travaux ; car il avait quêté en faveur de son œuvre les privilèges qu'il exigeait autrefois pour lui. « Quant à moi, se disait-il, je m'attacherai à un fait capable de détourner tous les autres et de me lier à lui comme son ombre. »

III

Au fond, c'était pour ne pas composer les livres des intempérants qu'il se mettait une deuxième fois aux arrêts. Il lui sembla que les masques souriaient, même celui d'Ariel. « Ils m'approuveraient, se dit-il. Ils ont gagné leur pain avec leur esprit, ils ont vécu leur amour. » Il se sentait grandir rien que de penser à soi et sa douleur avec lui comme pour épanouir un être démesuré dont il était la plaie. Et justement la beauté exceptionnelle du soir lui éclairait l'horizon de cette impression singulière ; elle était la lumière morale de ce que cette immensité contemplait avec lui. Il avait repoussé son fauteuil et s'était approché de l'ange de pierre. Un peu de jour entrait par les contrevents entrebâillés. Le beau était dans l'air un reflet, il était intérieur à son regard, mais attendait un mouvement de son âme pour se poser sur lui. Jamais cette sculpture ne lui avait paru si étrange, si attirante, si étroitement unie

à son sort. Distraitement, il la caressa, elle le renvoyait à la résolution qu'il avait prise depuis qu'il la voyait avec d'autres yeux : « Le fond de mon œuvre sera l'aveu des faits. Il faut que je renonce à ces rêves qui fraudaient le temps ». Parlant ainsi avec componction et étranger à ce qu'il faisait, il ne vit pas sur son cahier ouvert une salissure couleur de fumée qu'il venait d'y laisser. Il était trop hors de lui pour y reconnaître l'empreinte de sa main.

La plus blonde de ses trois sœurs était la plus femme. Comme il l'attirait pour l'embrasser, elle lui tendit son front. À sa promesse d'accepter le testament qui le ruinait, elle répondit en pleurant qu'elle était une femme. Puis vint celle qui était pâle comme une fleur des rues. Elle s'avisa que leur mère serait heureuse, ajoutant sur un ton de reproche qu'il y avait des choses si vilaines qu'il serait honteux de ne pas les oublier. Celle qui ne parlait pas était blonde comme le vent avec un sourire de source dans ses yeux sans fond. Depuis qu'elle

se fardait, elle n'embrassait personne et se plaignait étourdiment que personne ne l'embrassât plus. Sur la main de son frère elle imprima la trace rouge de ses lèvres et s'écria : « Est-il rien d'assez beau pour te remercier ? ». Cependant, revenant sur ses pas, la plus femme, d'un même élan que sa sœur la plus pâle, disait : « Pour te remercier de ton geste, nous te donnerons ce que nous avons de plus cher ».

Il avait repris un porte-plume. Dans l'escalier résonnaient les talons des trois filles blondes. Tour à tour, il regardait la marque rouge déposée sur sa main par le baiser de sa sœur et l'empreinte de sa paume sur la page commencée. Un changement imperceptible venait de se produire autour de lui, embellissant les angelots de pierre qu'il vit soudain grandir et s'éclairer, comme si l'air, autour de leurs diadèmes, s'était rasséréné. Le soleil était monté dans le ciel et, pour la première fois de l'année, le jour filtrant à travers les contrevents disjoints s'était troué d'une tache d'or.

Une noirceur se posait sur l'ombre, en précisait les contours, foisonnait entre les bras de l'ange à genoux, fascinant le poète et l'attirant vers la sculpture qui ne faisait qu'un avec elle. Soudain, il hésita. Les voix des héritières emplissaient les couloirs et il put craindre de les revoir. Son cœur battait, il n'aurait pas su dire tout ce qu'il avait compris, ni quelle révélation plus nécessaire lui faisait accepter les faits qu'il avait découverts. Encrassé par la fumée du poêle et obscurci par cet enduit, l'ange avait pris les couleurs de l'ombre qui traînait d'abord à ses pieds. Et cette évidence lui fermait les yeux comme s'il avait craint de dissiper une certitude plus haute dont elle était le modèle. Il prit sa tête dans les mains, boucha ses oreilles pour ne plus entendre ses sœurs. Elles quittaient la maison et leurs voix s'élevaient à mesure que leurs pas s'éloignaient.

IV

Il n'était pas homme à s'étonner d'une pierre parce qu'elle avait pris dans la fumée la couleur d'un chemin. Le temps était dans sa chambre avec lui, il se hâta. Pour ne pas effacer l'empreinte de sa main, il avait commencé au milieu d'une page le livre qu'il voulait composer. Enveloppé d'un silence presque surnaturel, il se figura tout d'un coup qu'on se penchait sur son épaule. Et pour ce témoin mystérieux il s'interrogea sur la phrase qu'il venait d'écrire : « Un homme absorbé comme moi dans ce qu'il lui advient, se dit-il, n'est, sans doute, que l'ombre d'un fait, mais il en est aussi la providence. En acceptant une aventure, on produit en elle ce qu'elle a de meilleur et de plus parfait ». Il se promet que chaque événement, désormais, serait son œuvre. Rien ne serait fidèle au réel sans lui apprendre à être fidèle à soi-même.

Il faut pardonner à ce reclus sa pédanterie. Évidemment, il avait changé, et les faits étaient dans son épreuve ce que son corps était en lui ; il ne se plaignait plus de celui qui était intervenu à son détriment. C'était bien une victoire du Galant de Neige que sa déconvenue fût le songe d'un géant qu'il voulait devenir. Et de cette déconvenue, maintenant, il avait un peu besoin, comme s'il avait accédé par ce contretemps à une vie d'une autre nature. Il présentait à travers les faits une vie indivisible qui avait en eux son mouvement et non pas son être.

Il arrivait par d'étranges routes aux idées que les hommes acceptent sans y penser. Aussi insistons-nous sur ses étonnements et non sur ses découvertes. Il épiait la chanson du canari, s'efforçait de l'accorder à un grincement de porte, s'imaginait qu'il avait entendu un pas. Il se flattait d'avoir vu dans les faits le signe que l'existence était irréversible ; et se persuadait que c'est par là qu'on en peut rendre l'image

ressemblante. Il se proposait de l'imiter par où elle est inimitable et conforme à la nature de l'âme où l'éveil de la conscience est le pressentiment d'une élévation. Il ne savait pas se fier à ce qui est, ni y reconnaître une ébauche de l'irrévocable. Le Galant de Neige connaissait la vérité à son poids et non aux fardeaux dont elle l'allégeait, et il l'adoptait en écrivain, ne lui demandant que des tâches. Il n'était pas Touraine, il n'était pas Ariel, il n'était même pas le Galant de Neige. Il ne pensait, ne vivait que pour les visages de plâtre, recevant comme eux le jour dans la face et n'apportant qu'un zèle d'écrivain à devenir l'ombre la plus pure de ses malheurs.

Mais, ce jour-là, il le sentit et en conçut du dépit. Dans la chambre, haute comme un salon, où se poursuivait son existence cellulaire, tout revivait pour s'exiler lentement et se couvrir d'une obscurité luxueuse ainsi qu'en un musée où il serait entré par hasard. Sur les masques et sur les anges, le temps paraissait

s'épaissir et se bercer et lourdement gravir ses pensées comme une morte à la dérive prête à retourner sous le flot : « On ne vit pas, se dit-il tout d'un coup, tant qu'on n'a pas inventé de vivre. Je ne savais pas qu'il en coûtât tellement pour être n'importe qui ! ».

Alors, un grand bruit remua la maison. Après un coup violent frappé à la porte, le vantail s'ouvrit, introduisant dans une avalanche de lumière grise une haute machine de toile et d'or que maintenait un bras velu. Derrière le grand tableau que portait un manœuvre, les trois filles d'or se tenaient par la main. Étant allé à leur rencontre, le poète vit leurs trois visages dans la pièce voisine où le jour entraît à flots. Habitué à les recevoir dans la caressante lumière des abat-jour il les reconnut à peine : leurs lèvres étaient peintes, leurs yeux crayonnés, le lionceau ressemblait à la fleur des rues et celle-ci à une fourmi chargée d'un grain de blé. La troisième, qui se taisait, comme toujours, avait des yeux de libellule et, sur ses che-

veux, les couleurs éteintes d'un grand papillon qu'elle aurait cloué dans sa coiffure. La lumière tournait autour d'elles comme une pluie de cendres, leurs paroles étaient froides et vibrantes comme une chanson sur laquelle il aurait gelé.

Le poète se trouva heureux. Seul avec l'objet le plus précieux de la maison, il reprit son porte-plume d'or, étonné, aussi, que les aiguilles de la pendule eussent tourné si vite. Il avait rêvé son amertume, comme il avait rêvé sa douleur. Et bientôt il se demanderait si l'homme ne rêvait pas sa pensée.

V

Sa mère veillait sur lui. Ses façons de simplifier la vie n'étaient pas un effet de son zèle, mais le signe de son génie. Dans ses moindres

actions elle portait les grâces d'une pensée ravie à des souvenirs. Il se sentait auprès d'elle inexistant et léger, attentif à ses confidences et prompt à y entrer avec sa nature et à les rendre inoubliables :

« Tu n'as pas souffert, lui disait-elle, tu as écouté les cigales, tous les enfants sont les mêmes, ils croient reconnaître les grelots d'une voiture et ce n'est que l'été. C'était une promesse dans le soir, presque un bonheur ; la nuit en fait une peine. Je connais cela : on attend ce qu'une autre n'aurait pas même entendu. »

Le poète fixait dans sa mémoire les inflexions de cette voix où le temps était une vie. Son livre grandirait entre eux comme un fait de vérité dont il serait l'ombre. À de rares amis il avait révélé l'endroit de sa retraite, mais en leur promettant sa visite pour éviter la leur. Il courait après le temps, non qu'il prétendît l'enfermer avec lui, mais il lui en fallait beaucoup pour son œuvre.

Le tableau était dressé dans la chambre où l'avait un jour enfermé sa solitude d'ambitieux. Perpendiculaire à la porte, il couvrait à moitié le mur le plus sombre, si bien qu'il fallait tourner le dos à la fenêtre barricadée pour en voir la peinture dans la pénombre où elle était ensevelie avec les visages de plâtre qui l'illuminaient faiblement. La clarté n'était pas la même depuis que l'ombre n'était que la couleur de la terre.

L'ange de pierre s'obscurcissait de plus en plus. Le jour avait pris la couleur de son ombre, et lentement l'enveloppait dans sa chute de cendres. Tel qu'il était, lié à la nuit par un reflet souterrain, il éclipsait la raison du poète qui voyait en lui un objet extrêmement lointain, impossible à saisir, comme si le présent ne s'en était approché qu'en servant de miroir au passé : « Il est des objets, se dit-il, sur lesquels il faut se consulter deux fois pour savoir tout ce qu'ils signifient. » Devant cette sculpture qui faisait tomber sa pensée au

pouvoir de sa fantaisie, il s'interrogea longuement, se souvenant qu'il était poète et cherchant des analogies dans le ciel : « Il est donc des corps, se disait-il, qui ne tiennent pas toute leur lumière de l'astre où ils ont pris leur mouvement ». Se posant mille questions, et traitant le monde aussi familièrement que s'il l'avait créé, il allait et venait, tantôt regardant l'ange de pierre et tantôt le tableau. Soudain, il s'arrêta, contemplant fixement un point de la surface peinte. Des couleurs en illuminaient faiblement les profondeurs et, sous l'enduit attaqué par les vapeurs d'alcool, des formes se précisaient, revenant au jour avec les grands traits d'une scène encore indistincte. C'étaient des figures blondes une étrange vision que la vie lui apportait avec sa profondeur et qui n'était pas dans son regard sans porter l'ombre de sa personne. Il y a des choses qui ont l'air de savoir qu'elles sont. Comme cet ange sur lequel le Galant de Neige avait vu se dédoubler sa vie, cet objet avait dans les limites de son être la dimension de l'esprit. Les yeux du corps fouillaient en lui

le regard de l'âme : « L'être est sans issue » se dit-il.

VI

Une bague avait heurté la porte, une main déplaçait la draperie, il entraît avec sa mère un peu de clarté spirituelle dans l'air aveugle. Elle parlait du passé, perdue dans des lumières qui n'étaient que la vie de ses dentelles et de ses bijoux. Son fils lui montra le tableau où se reconnaissaient trois têtes blondes et bouclées. Elle ne s'étonna qu'à peine d'y voir transparaître une ressemblance avec leurs pensées comme on devine un désir dans le sourire d'une dormeuse éveillée à demi. Elle désigna, elle aussi, un objet d'autrefois qui paraissait briller sous l'horizon du souvenir et troubler d'un bonheur sans paroles son regard irréal. Et, avec un sourire plein de secret : « Pourquoi un fait ne por-

terait-il pas l'ombre d'un autre fait ? ». Élevant une lampe au-dessus de sa tête, il lui montra, dans le haut du tableau, cette ombre peinte que son père avait arrachée à la nuit. Il lui dit qu'elle avait remplacé dans ses pensées une ombre qui le séparait de la vie. Puis, demeura songeur. Tout ce qui passe est la preuve que l'existence est irréversible. Cependant il est des faits qui, sans démentir ce principe, ne le manifestent que légèrement ébranlé. Cette toile peinte disait, elle aussi, que l'univers était irréversible, mais suggérait, avec ses figures, qu'il ne l'était pas tellement, et que c'était là une vérité dont on aurait pu douter si, justement, l'esprit n'avait saisi dans ce doute une occasion providentielle de la rendre irrévocable. Elle confirmait donc cette vérité à sa manière qui était la plus suggestive et donnait à croire que les caractères essentiels de l'univers sont ceux-là mêmes que l'homme doit s'efforcer de maintenir.

Le Galant de Neige élève et baisse sa lampe et s'aperçoit que les yeux habitent une forêt. Sa mère était avec lui, il l'entend refermer très lentement une porte dans l'appartement voisin. Il regarde ce qui l'entoure comme s'il pouvait, en le mêlant à ses pensées, arrêter la vie dans sa chute. Le feu luttait dans le poêle, la pluie piétinait le pavé des cours. Très loin, un train roulait, le Galant de Neige l'entendait comme s'il l'avait toujours entendu, il avait le nez froid comme un homme qui s'éveille. L'existence est irréversible, mais ne l'est entièrement que de notre fait par la force que nous employons à l'empêcher de revenir sur ses pas, et d'habiter en nous ses ruines comme un spectre harcelant. La vie n'est que le pressentiment de la vie. La vie n'est que le vent d'un monde indivisible que le cœur s'ouvre avec ses fables. Ainsi le matin entrant dans le jour avec la grande voile blanche qu'il a ramassée dans le chaos de la mer.

VII

Il s'entoura de tous les objets qui prenaient ses regards sans son âme. Il regardait intrépidement l'ange noir, mettant les lunettes de son père pour mieux le voir. Ce déshérité n'était que résignation, mais c'était une résignation de déchu, elle débordait d'orgueil. Prétentieux comme le diable, et rageur comme un nain, on l'aurait dit refoulé parmi les hommes et réduit par le hasard à leur taille comme l'avorton d'une espèce géante. Quand il était las d'écrire, il explorait son être intérieur avec les bruits de la vieille maison. Il portait au-dedans de lui une vie absolue où le monde réel promenait ses glaces flottantes comme l'hiver polaire dresse le froid des vents dans le poids de la mer. Il n'était son ni lueur qui ne fût dans son corps la saveur de son être entier, comme s'il avait été vêtu intérieurement d'une transparence mystique où chaque objet avait prélevé son image avant d'y cristalliser son éclat. En-

fin, il découvrit que l'homme se reconnaît dans les faits et ne touche qu'avec son âme à ce qui les lui donne. L'ombre des choses ne fut plus, comme autrefois, l'ombre de son regard, elle devint l'ombre de ses yeux. Rien ne le réunissant plus à l'immuable, il s'était mis en peine de l'incarner.

VIII

Sa mère lui demanda avec un peu de gêne pourquoi il ne revenait pas à la Banque. Il prétendait avoir cédé à une espèce de folie. Elle ne pensait pas comme lui, soutenant qu'il était très sage de vouloir être quelqu'un dans la ville où les femmes sont presque tout.

Cette parole le reconforta, pure et légère comme une promesse dans la douceur extrême de vivre à regret. Le plus souvent, sa mère

le comprenait mal et lui répondait en ne parlant que pour elle : « Alors, j'avais un fils », disait-elle, ou promenait sa main sur le clavier d'une épinette, chantant tout bas que la vie est une marguerite d'hiver ou que les cœurs sont faits pour être brisés. Il se souvint en l'écoutant qu'il était tuberculeux et s'efforça d'y consentir, étonné d'avoir oublié un fait de cette importance. Son existence en fut changée. Il en faut si peu pour devenir un autre homme. Il fut sa maladie un peu plus qu'il n'en était la victime. Ainsi se fit-il le songe de ce qu'il y avait de plus réel au monde. C'était le moyen d'entrer dans la vie indivisible dont il n'avait été que le pressentiment dans cette vie aux portes battantes : « Je suis malade, je veux être malade, je veux être seul, je suis seul ».

Ils parlaient comme on chante pour vivre plus près de ce qu'ils savaient de plus doux, évoquaient des douleurs anciennes comme s'ils avaient dû se mettre à deux pour oublier qu'elles n'étaient plus. Chacun des deux était

seul dans ses paroles, ils n'étaient qu'un pour les entendre et y cueillir leur vie comme un don maintenant que le temps était passé d'en souffrir.

« La vie, disait-elle, est la saison des soucis, mais on ne peut le savoir sans se souvenir de l'été. » Enfin, elle lui confia que son père détestait les vieilleries et qu'il travaillait en secret pour lui permettre d'écrire. Il n'achetait que les tableaux les plus sombres...

L'épinette était vieille. La main avait depuis longtemps quitté le clavier qu'une corde, soudain, vibrait seule, chantant avec la voix qui cherchait des pensées.

« ... Sur les tableaux les plus sombres, il cherchait la signature, disait-elle, qui nous aurait enrichis ».

Ainsi recueillait-il les aveux dont s'illuminait son cœur. Il apprenait à voir dans chaque fait le frère de son propre corps et à accepter l'un comme l'autre ; explorait le passé à l'aide

de ces événements si extraordinaires que l'on souhaite de se trouver deux pour les voir, réfléchissant aussi que les faits sont la conscience de l'existence où nous sommes et l'emblème de celle où nous voulons entrer.

IX

Un jour, sa mère l'appela par distraction le Galant de Neige. Et comme il lui montrait sa surprise : « C'est un nom, lui dit-elle, que ton père te donnait. Mais je ne sais pas ce qu'il voulait dire ». Et, tirant de l'épINETTE quelques accords brisés : « La vie, chantait-elle, est une marguerite d'hiver... »

« Nous sommes hors de la vie, se disait le Galant de Neige, tant qu'elle n'est pas en nous une chanson pour la dominer. » Il ne faut pas rire de cette sagesse un peu courte qu'il avait

conçue à force de paroles et enrichie de savants à peu près. Il se tournait vers le tableau, où longtemps après le nettoyage, l'enduit continuait à se résorber. Sous les têtes bouclées apparaissait un bras armé d'une couronne. Dans l'obscurité de la chambre, les rayons glissés entre les volets éclaboussaient la peinture et y dévoraient le voile élaboré par le temps. Une tache d'or éveilla les couleurs du jour dans l'ombre peinte qu'elle avait baignée et parut creuser avec elles la forme d'une grande faux blanche qui vibrait imperceptiblement dans les éclaircies d'un ciel couleur de fumée. Ce n'était qu'une vision, mais elle avait franchi en lui-même le seuil du monde où elle se fixait. Aussi n'était-elle pas dans sa vie sans porter l'ombre de sa personne. Au-dessus de la longue trace bleutée qu'il voyait encore sur la toile, il y avait, maintenant, comme un objet qu'on pouvait toucher.

Le matin s'ouvrait au grand murmure des arbres où retournaient les oiseaux de nuit : un

grand bonhomme de lumière blanche habitait son corps et le hantait d'une rumeur profonde. Il épiait ce murmure de forêt où le rayon d'or du monde extérieur lâchait soudain ses abeilles, il venait de s'éveiller, toutes les couleurs rajeunissaient leur éclat. Une parole agitait faiblement ses lèvres, une vérité que ses yeux, peut-être, avaient lue dans les visages de plâtre qui le regardaient de tous leurs traits : « Nous sommes tout ce que nous serons, bien que ce soit à une profondeur où l'être n'est que son espoir ».

Alors un sanglot se gonfla dans son cœur ; il se souvint que son père, avec ses yeux exténués, avait distingué le premier cette ombre ensoleillée. Une réflexion le désola, il souffrit davantage de penser qu'il avait vieilli que de savoir qu'il n'était plus. Ils avaient été semblables, comme un seul homme en deux personnes, et perdus l'un pour l'autre dans un monde où l'on ne peut se comprendre que si

l'on existe à moitié. Enfin, il se souvint d'un rêve qu'il avait fait.

X

Le mort se tenait à l'écart afin de ne pas entendre ce que disaient de lui ses enfants. Mais il n'avait vécu que de les aimer et il ne pouvait pas les délivrer entièrement de sa présence. Il allait, il venait, jouait ostensiblement avec une carabine, le premier jouet d'homme qu'il eût donné à son fils. Tout ce que ses enfants n'étaient plus il l'était à leur place : ainsi souffrait-il un peu moins des sentiments où il ne se retrouvait pas. Il ne pouvait pas répondre de ce qu'il avait fait vivant, on aurait dit qu'il était un descendant de celui qu'ils avaient perdu.

Il s'approchait du poète, manœuvrait la culasse du petit fusil, étonné de ne plus l'intéres-

ser avec ce souvenir de leurs anciennes joies d'hommes ; à mots couverts il lui rappelait que le dernier jour de son exil était venu.

Maintenant, il le suivait sous de grands arbres, on contournait des voix, il vivait des yeux dans la broussaille pleine de pluie. Les morts habitent un pays de violettes comme les vivants qui ferment leurs volets. Dans la hauteur des branches se découpait le ciel blanc, comme un cygne aux ailes étendues. Avant d'aller jusqu'à lui, le regard s'arrêtait sur des têtes d'ânes sculptées dans le bois des autres hivers...

« Ce rêve a une signification », dit le poète, et, pédant, comme toujours : « Que n'ai-je pas rêvé ? Dans cette chambre je poursuivais un songe. Et les faits de chaque jour en étaient le contenu manifeste, ma pensée, le contenu latent. »

C'était une glose séduisante. Elle aurait pu le mener loin si, précisément, pour la première

fois de sa vie, il ne s'était trouvé si peu en train de gloser. Il tenait beaucoup plus à dire ce que les choses étaient qu'à imaginer ce qu'elles signifiaient. Il regardait vaguement le tableau, trouvait des réponses à des questions qu'il ne s'était jamais posées. « Le poète, se disait-il, fournit aux hommes des paroles pour les pensées qu'il leur inspire. Mais on n'écrit que pour donner à un autre ce qui est articulé au nom d'une vie... »

Alors, il vit une prairie plantée d'ormeaux où son père le regardait jouer en pensant à des travaux qu'il voulait ouvrir. Et il écrivit que les ormeaux tremblaient sur la prairie à l'approche du soir. Son grand-père secouait les arbres du verger. Il vit sa sœur aînée cueillir une rose rouge. La voix de sa mère volait sur le lierre de la terrasse. Il écrivit que les cytises étaient couverts de fleurs. Il n'y avait que des princes, que des princesses dans sa mémoire ; les mots pour les toucher tremblaient comme des femmes. Les choses ne sont jamais bien

loin de leur souvenir, l'homme n'est loin que de lui-même, il est la forêt où il est perdu : « Le fait est, se disait-il, que je me vois à peine moi-même comme du haut d'une montagne. L'homme est un géant que ses yeux aperçoivent dans un éloignement infini. Je cherchais dans la poussière toutes les empreintes trop grandes pour mes pas. Encore n'ai-je pas été le plus fou. Tous mes pareils ont souhaité que leur vie soit la vie de la pensée. C'est ce qui fait aux intempérants ces yeux agrandis d'oiseaux tombés d'un arbre. Il faut que la vie pense et non pas que la pensée vive ».

L'histoire du Galant de Neige est finie. Sa mère venait d'entrer. Elle le prit par le bras. Les fenêtres étaient ouvertes, il faisait beau ; pour la première fois depuis deux ans le poète allait déjeuner en compagnie de ses sœurs. En causant avec elles il s'aperçut que loin d'avoir prémédité son isolement, il l'avait subi. C'était la peur de contaminer ces filles qui l'avait enfermé dans sa chambre, et pas du tout l'envie de

mériter son nom. Par où il apparaît qu'un réflexe d'homme bien portant avait gouverné sa solitude et que ses prétextes seuls étaient d'un malade, ou d'un envieux, ce qui est la même chose.

Il avait donc rêvé ses intentions, il avait rêvé sa pensée. Il s'était imaginé qu'il exilait le monde entier afin de devenir quelqu'un. Alors qu'il n'était emporté que par l'envie de ne pas être ce qu'il était.

Ce n'est pas assez de se croire le centre de la pièce où on tient un rôle, on veut en être l'âme. On se croit le héros d'une aventure, alors que, disparaîtrait-on, elle se poursuivrait autour d'une doublure qui s'acquitterait de vos fonctions et, en tous cas, ne pourrait pas sentir plus douloureusement que vous son insuffisance. Les hommes sont à mille lieues du drame qui sans eux ne serait pas et chacun n'est que le chantre de sa destinée. C'est pourquoi il n'est pas de vocation qui coïncide avec la nature d'un homme. Il n'y a que des faits

où nous entrons de notre mieux, ainsi voit-on se réunir les têtards autour d'une mie de pain tombée dans une mare. L'homme est la forêt où il est perdu, on n'est jamais le même pour former cette pensée ; mais pour tant d'hommes qui s'en avisent, c'est toujours la même forêt.

LES DIAMANTS DE LA VIERGE NOIRE

Une femme avait hérité de son père de très beaux bijoux qui faisaient l'admiration et l'envie de ses deux filles. On avait tort de la croire heureuse : elle ne se consolait pas de n'avoir pas mis au monde un enfant mâle, et multipliait les prières et les pèlerinages pour obtenir la grâce d'être mère à nouveau. Dans une chapelle qui dominait la mer elle vit une fois une vierge noire que la dévotion des fidèles avait couverte de vêtements et de métaux précieux. Aussi la voyait-on derrière un grillage qui soulignait l'éclat des cierges allumés près d'elle. Elle jura de donner à la statue miraculeuse ses plus riches pendants d'oreilles, si elle mettait au monde un fils.

Peu de temps après elle se trouva grosse, ne put croire d'abord à un si grand bonheur, et sûre d'être exaucée attendit la naissance de l'enfant mâle, qui vint au monde en effet, pour la grande jalousie des deux sœurs qui se voyaient partiellement allégées de leur bien quand déjà elles étaient en âge d'attirer des épouseurs.

Le garçon avait grandi. Il devenait un adolescent quand de grands troubles éclatèrent dans le pays. Des bandes armées pillaient les églises, emportaient les statues et les dressaient par dérision aux carrefours ou aux portes des mauvais lieux. Les prêtres, effrayés pour leur propre compte, coururent chez tous les donateurs d'ex-voto et leur demandèrent de les racheter à la vierge ou au saint qu'ils avaient autrefois voulu honorer, ainsi ces simulacres auraient-ils favorisé par leurs miracles et acquis à l'avance la liberté des prêtres voués à leur culte. La mère n'hésita pas. Elle avait regretté ses diamants et elle était riche.

Cependant, au lieu de fixer ces pierres à ses oreilles, elle les fit monter sur deux bagues d'or qu'elle passa au même doigt.

Un jour, son fils tomba malade. Il était revenu fatigué d'une promenade en mer, et, malgré les soins médicaux, il se releva détruit à jamais, avec des jambes rabougries qui le portaient à peine. Sa mère terrifiée quitta ses bagues et les enferma dans un coffret dont elle jeta la clef dans la mer.

Le fils était devenu un homme. Il n'avait pas pu prendre un métier. Pourvu d'une somme importante, il gagna le bord de la mer et s'installa dans un lieu élevé d'où il voyait des oiseaux et les voiles à l'horizon et, sur la plage, des pêcheurs ou des piétons sur la route qui, à cause de la distance où il se trouvait, lui paraissaient immobiles. Ses sœurs s'étaient désintéressées de lui, et comme il ne pouvait même pas s'habiller seul, il prit deux jeunes filles à son service. Elles étaient blondes et silencieuses et très semblables. Mais l'une avait les

yeux noirs et l'autre les yeux bleus. Sur leur bandeau blanc d'infirmière était fixée une croix de rubis que l'une portait sur la tempe droite et l'autre sur la tempe gauche.

Chaque jour, accompagné de ses deux infirmières le jeune homme se dirigeait vers la mer. Il tenait un livre à la main et lisait à haute voix les passages qui l'avaient charmé. On voyait alors les yeux des jeunes filles se fixer sur l'horizon, errer ou s'immobiliser. Les yeux bleus semblaient ne voir que les oiseaux et les yeux noirs découvraient le bout du monde.

Vint la fête de la vierge. Il faisait un beau jour de brûlant soleil. Les deux jeunes filles décidèrent de se baigner et leur maître les suivit vers un endroit écarté de la plage où elles déposèrent leurs vêtements sur le sable. Désiré les voyait nues pour la première fois. Elles étaient si identiquement belles et blondes qu'il fallait les regarder dans les yeux pour les distinguer, et quand elles coururent vers l'eau afin de s'y jeter le jeune homme ne les aurait plus

reconnues si l'une n'avait porté sa chevelure dénouée sur l'épaule gauche et l'autre au contraire.

Il attendit longtemps, le soir venait. De loin, il voyait leurs têtes au ras des flots. Le ciel fonça, un souffle vint du large où de l'ombre montait de la mer et le jeune homme reçut au visage une rafale qui l'aveugla. Il faisait nuit quand il rouvrit les yeux. La nuit s'étend lentement dans les jours calmes, mais elle se jette sur la terre, quand c'est le vent qui l'apporte, on dirait qu'elle s'est formée à l'autre bout du monde. Le jeune homme eut peur. Il se souvint du regard que la fille aux yeux noirs avait jeté sur le lointain et il lui sembla qu'elle y avait dévoilé la profondeur de la nuit où elle allait entraîner son amie. Il jeta des cris que le vent seul entendit. Un moment, dans les ténèbres de plus en plus épaisses, il crut voir des formes blanches qui couraient, mais qui, au lieu de voler au secours des naufragées, semblaient s'éloigner de la mer. Mais ce n'étaient que les

fins vêtements des baigneuses retournés et emportés par la rafale dans l'abîme des hauteurs.

Les jeunes filles avaient nagé longtemps. Se fussent-elles abandonnées au vent de nuit, il les aurait ramenées sur la berge. Mais, en croyant lutter contre ce qui les emportait, elles luttèrent contre leur salut. En fuyant les vagues, elles croyaient fuir la mer, et nageaient vers la ligne la plus unie de la nuit sans savoir qu'elles gagnaient la mort. La nuit les engloutit.

Le jeune homme était très triste. Il jeta tous ses livres et accepta les offres généreuses des villageois qui remplaçaient amicalement les infirmières disparues. Quand il se récitait les poèmes qu'il avait autrefois lus à ses compagnes, il lui semblait qu'elles les lui rappelaient. Il n'avait qu'à revoir en lui leurs visages pour entendre les poèmes qu'autrefois il leur avait lus. Chaque jour, il jetait un nouveau livre dans la mer. Et quand sa bibliothèque fut vide,

il écrivit lui-même des paroles tristes qu'il confiait au vent de nuit.

Un jour, il reçut la visite d'une femme très jeune, en grand deuil. Elle lui dit que les deux disparues étaient ses filles et qu'elle était prête à les remplacer à son chevet. Le garçon hésita avant d'accepter. Il était étonné qu'une créature se dît la mère de ces jeunes filles qui n'étaient pas plus jeunes qu'elle. Comme cette visiteuse ressemblait trait pour trait aux disparues, il crut qu'elle était leur sœur, mais hésitait encore à l'engager et lui demanda comment elle avait su qu'il s'était réfugié en ce lieu avec les deux filles : « C'est moi qui vous les avais envoyées » répondit la visiteuse noire. Alors seulement, il vit qu'elle avait les yeux bleus comme celle qui regardait voler les oiseaux et que le regard de l'autre, peut-être, avait entraînée dans la mort. Eh bien, restez près de moi, lui dit-il. Nous verrons si vous pouvez remplacer deux êtres qui m'étaient si chers. De nuit et de jour, répondit-elle, je les

remplacerais si bien que vous ne verrez qu'elles en me voyant, et je me multiplierai si bien à votre côté que vous ne ferez plus de différence entre le matin et le soir. Ce dernier mot frappa le garçon, il tourna les yeux vers la fenêtre où bleuissait le crépuscule d'un jour sans vent. Et sans doute sa contemplation fut-elle assez longue. Quand il se retourna vers la visiteuse, dans la pièce où maintenant il faisait sombre, il ne vit que son visage et, dans ce visage, il ne vit que ses yeux. Ils étaient grands et noirs. À peine y voyait-on, autour de la pupille dilatée par les ténèbres, une auréole d'azur, pareille à la mer que l'on voit au bord de l'horizon : « Avez-vous les yeux bleus ? s'écria-t-il stupéfait, ou avez-vous les yeux noirs ? — Mes yeux sont bleus, répondit-elle, quand il fait assez jour pour me voir, mais ils prennent la couleur de la nuit pour me diriger dans l'ombre.

Plusieurs jours, la nouvelle infirmière demeura auprès du malade. Auprès de cette fille aussi gaie que les enfants disparues, il avait

l'impression singulière qu'il ne vieillissait pas. Un jour, après l'avoir entouré de prévenances affectueuses, l'infirmière en deuil lui demanda de l'accompagner au bord de la mer. Comme il ne pensait qu'à lui plaire, il devinait tous ses désirs, et à peine les avait-il faits siens qu'elle sautait et battait des mains ; ainsi vivait-elle entièrement à son gré en accomplissant tout ce qu'il avait souhaité. Un jour, elle regardait les oiseaux voler sur la mer, il lui demanda si elle ne souhaitait pas de détacher une barque et de s'aventurer au large avec lui. Elle veut être menée à l'endroit où les jeunes filles ont sombré. Elle applaudit, et prit elle-même les rames. Un instant, il pensa qu'ils allaient perdre la terre de vue, mais il vit du bleu dans les yeux de son amie et se dit qu'il serait bien temps de rentrer quand il ferait sombre et quand la terre aurait la couleur de l'abîme où ensemble ils la cherchaient.

La barque où le malade était monté avec la femme noire ne revint jamais au port. Et

en racontant le malheur à sa mère, on ne sut pas y ajouter les détails qui cachent le tout. Et un pêcheur ignorant fit un récit si simple que la pauvre vieille femme crut voir de ses yeux une noire inconnue emporter son enfant dans la mer. Il est des actes qui accumulent dans un cœur assez d'ombre pour effacer de sa vie tout ce qu'il est passé de jours entre la nuit et la nuit. La mère jeta un cri et mourut en croyant que c'était son fils qui rendait l'âme.

Bien vite les deux sœurs accoururent pour recueillir son trésor. Elles avaient vieilli sans amour, il ne leur arrivait jamais rien, tout événement, même le plus triste, les remplissait d'espoir comme s'il allait changer l'ordre du monde, et toutes brûlantes et hors d'elles, elles commencèrent à vider les armoires, à la recherche du coffret qui contenait les diamants. Elles le trouvèrent enfin, essayèrent inutilement toutes les clefs qu'elles possédaient, durent enfin le briser. De diamants, point, soit que leur mère, prise de remords en eût disposé,

soit qu'une adroite main de servante ait su les ravir. Mais, sur le satin bleu qui garnissait l'intérieur du coffret, elles trouvèrent une grossière image de la vierge noire et la détruisirent avec colère. Si bien que rien, sauf mon conte, ne subsiste plus de l'idole, une tempête ayant emporté la chapelle du haut de laquelle, avec ses yeux aveugles, elle regardait les oiseaux et l'horizon.

LES OBSÈQUES DE LA MÈRE DE MATHILDE

Madame qui avait gardé de bons yeux se détourna de la fenêtre quand il fit tout à fait sombre et, sans redresser son bonnet qui la coiffait un peu de travers cria vers sa fille qu'elle avait grand soif. Ses yeux ne quittaient pas la porte de la cuisine, elle ne pensait qu'à son verre et dut le contempler quelque temps avant de le porter à ses lèvres. Retournée près de l'évier et assourdie par le robinet qu'elle faisait couler, sa fille l'entendit d'abord pousser une exclamation étonnée et l'appeler ensuite, deux fois, sur un ton sermonneur comme si elle avait voulu lui rappeler qu'elle était une enfant : « Mathilde ! Mathilde ! l'eau se verse ». Et Mathilde, arrivée en courant vit l'eau rouler à larges gouttes sur les dentelles de la vieille

dame qui mourait, la bouche ouverte, et les yeux tout jaunes dans son visage fané.

Il a fallu appeler les voisins pour hisser la morte sur son lit. Des mains couraient sur son corps tout habillé pour la tombe, cherchant ses bijoux qu'on ne lui laissait pas et quelqu'un toucha la fille à l'épaule et lui fit signe sans parler pour qu'elle ôtât les bagues de la morte. Mathilde pleurait, elle faisait ce qu'on voulait, remerciait un à un tous ceux qui étaient venus suppléer sa famille absente et tantôt se mouchant, tantôt les appelant amis, doublait si bien leur zèle qu'elle n'eut plus bientôt qu'à demeurer immobile et droite au milieu d'allées et venues promptes et étouffées qu'elle dirigeait avec des regards et avec des soupirs. Elle se taisait, de peur d'atténuer l'efficacité de ses larmes. Tout ce qui restait à accomplir pour enterrer sa mère se faisait tout seul, par un miracle de sa douleur.

Mais le lendemain, dans le jour gris qui se levait sur la date des obsèques, elle sortit de sa

béatitude désespérée. Quelqu'un avait couru dans la rue et cette personne pressée rabattait durement le marteau et criait qu'elle la voulait voir. Il fallut s'éveiller, s'étonner. Elle qui n'avait jamais vu le curé essoufflé, elle avait devant elle un ecclésiastique sans voix et hors de lui qui répétait tout le temps qu'il avait couru, comme si son trouble n'avait pas eu d'autre cause. Les gens que l'on enterre dans un rêve ne vont pas seuls au cimetière, ou, comme sa pauvre mère, ils y vont sans musique. Le chantre refusait de remplir son office, et l'homme en soutane apportait à Mathilde le spectacle de sa consternation où se lisaient aussi l'impatience et le reproche. Le chantre clouait tous les cercueils du village. Il avait choisi des planches pour celui de la défunte et se trouvait offensé qu'on l'eût mise en bière sans lui. Rappelant au prêtre qu'il lui parlait chaque jour, il s'attristait de la savoir morte sans y être allé voir et déclarait avec obstination qu'il n'avait pas le cœur à chanter. Il fallut atteler et retarder l'heure de la cérémonie jus-

qu'à l'arrivée d'un chantre de bonne volonté, et, comme toutes les bêtes étaient aux champs c'est le cheval du corbillard qui ramena du village voisin le psalmodieur de psaumes dans une calèche toute déginguée qu'il tirait de travers et la tête haute, tout étonné d'avoir trotté.

Le retard ne gâta pas la cérémonie. Le curé, après avoir jeté un œil sur son église pleine commença sa messe, et, au moment de la quête, remplaça par un calice, le plateau qu'un enfant de chœur promenait entre les chaises. Il avait été bien avisé. Jamais un plateau n'aurait contenu tous les billets que le quêteur serrait et enfonçait dans le vase sacré, avant de le présenter à de nouvelles aumônes. C'était, sans doute, ce que le gosse voulait faire entendre en posant un œil dédaigneux sur le tronc du petit camarade qui recueillait derrière lui les oboles dans un tronc. Et, déjà, exalté de transporter autant d'argent, il se précipitait, la quête finie, et après une génuflexion rapide, vers la sacristie, quand l'officiant, détourné de l'autel,

l'appela d'un geste et lui montra impérieusement un endroit, près du tabernacle, où déposer le calice fleuri d'un bouquet de vignettes. Le deuxième quêteur, pendant ce temps, gagnait les coulisses en traînant les pieds et portant et balançant à bout de bras le tronc cadenassé comme un outil agricole.

Les nuages s'étaient dissipés quand le cortège se forma à la sortie de l'église et prit le chemin le plus long vers le cimetière. Sans un ornement, sans une fleur, le cercueil était déposé sur le corbillard, mais derrière lui, toutes les femmes aussi vieilles que la morte portaient des bouquets dans leurs bras et, parce qu'ils semblaient lourds à leurs membres branlants, ou parce qu'elles étaient émues, penchaient la tête sur l'épaule et berçaient doucement leur fardeau comme si, vers la tombe de leur amie elles avaient apporté le poids d'un enfant endormi. Long comme était le cortège, il touchait la grille du cimetière qu'il fallait remonter jusqu'à l'église pour en prendre la queue. Aussi

vit-on le chantre outragé, qui voulait faire toute la route, derrière celle qu'il n'avait pas mise en caisse, sortir de sa maison au passage du corbillard, lui tourner le dos, et, en habits de fête, refaire à rebours le parcours qu'il avait suivi jusqu'à l'extrémité du cortège qu'il suivit le dernier, tête nue et bouche close et livré à ses pensées et c'était la première fois que la mort, pour lui, était signe de silence.

LA RAINETTE DU NOIR

I

L'EMPRESSÉ

La planète n'a pas connu d'homme plus empressé que Tirelire.

Ne commençant rien sans imaginer tout ce qu'il aurait su entreprendre, il a vécu les bras ballants et haletant de tous ses projets, immobile comme au sein des vents le voilier qui va sombrer pour avoir bu la mer. À tant concevoir s'éreintait et devint bossu ; pauvre, aussi, comme une fleur, à force de ne rien appauvrir.

Écrivain, cependant, et sec comme un portemine, mais l'inventeur incontesté de la forme d'or, laquelle nous impose nos certitudes en leur proposant, comme un millésime, une façon toujours la même de nous oublier.

Il tomba dans un asile où des filles-épouses de Dieu entretenaient ceux de leurs frères et fils qui n'avaient pas su vivre.

Mais les embarrassa dès qu'elles entrevirent son agonie. Droit comme un raidillon quand on le mettait sur pieds, n'y tenait pas longtemps, faute d'équilibre. Aussi confortable dans son lit que s'il avait porté son derrière entre les épaules. Et lui, passe encore, mais, tout à l'heure, comment forceraient-elles une boîte à s'encombrer de sa bosse ? Prièrent Dieu de le prolonger le temps d'avoir trouvé. Cierges sur cierges quand déjà sa pâleur appelait la chiure de mouche.

Un miracle est vite arrivé. À peine eut-il perdu la vue qu'il s'allongea un peu, un peu

plus aussitôt qu'on lui eut fermé les yeux. L'homme subit des lois dont il n'est jamais assez vivant pour recevoir tout le bénéfice. Enfin il devint si plat qu'il ne fut pas impossible de l'enfermer dans son portefeuille. « Mort, rapporta bizarrement une converse, de la maladie des tulipes... »

Tirelire avait regardé le monde et, vivant, se souvenait de son regard et des jours comme s'ils avaient été la faveur de leur heure la plus pâle ; contemplé les couleurs comme pour les décrire à qui n'eût connu que le blanc et le noir.

Si l'on veut édifier les créatures, qui ne se connaissent pas elles-mêmes, il faut leur cacher tout ce que l'on peut et le leur donner à croire.

Chacun voit double et l'ignore parce qu'il se regarde entre les yeux et se connaît avec son cœur qui ne sait pas compter jusqu'à deux.

Tout individu est l'éloquence même ; et ne se raconte pas sans s'écouter : ceci lui permet

de vivre hors de soi sans se prendre pour un autre.

Tirelire, comme les autres, était et il n'était pas ; mais il atteignait à la sérénité d'un Dieu en trois personnes et aussitôt qu'il ne pensait qu'à sa bosse l'univers entier devenait son image. Il croyait en lui-même.

Il a rêvé d'une œuvre qui rendît les hommes aveugles et idiots ; et qu'elle se chargeât ainsi de ce qu'ils sont.

Une petite chance que des larmes, des baisers y marquent la place des yeux et le siège de la pensée, qu'il s'y exhume le visage de leur amour défunt :

Il n'est pas trop tôt pour cueillir le fruit dont l'ignorance est la saveur.

II

NUIT CREUSE DES PIERRES CLAIRES

Fidéline avait des parents, et eux, beaucoup de terre au soleil et de fortes maisons dont les murailles les connaissaient.

Outre la fortune de son père, elle attendait l'héritage de deux tantes célibataires et tous leurs diamants et aigues-marines, c'est-à-dire une double collection de ces pierres qui n'ont pas d'ombre : les vieilles étaient sœurs et avaient toujours reçu des cadeaux identiques.

Fidéline jouait avec une amie de son âge, aussi jolie qu'elle, mais plus pauvre encore qu'elle n'était riche. Si l'une, en effet, ne possédait rien, l'autre possédait beaucoup, mais pas tout, encore avait-elle à l'attendre de ses parents ou de leur mort. L'amie de Fidéline se proposait à regret de devenir institutrice.

Quand Fidéline pensa se marier, son père se fit un plaisir d'éconduire les prétendants. À chaque nouveau refus, plus tendre avec sa fille, il lui parlait, de plus en plus, des trésors qu'il lui léguerait.

Lasse de rester vierge et peinée d'avoir perdu son amie que ses fonctions emmenaient de ville en ville, Fidéline se laissa aimer par un professeur et l'imposa à son père.

Puis, par amour pour son mari, se mit à étudier ce qu'il enseignait, égala vite son maître, passa des concours.

Son père s'indignait qu'elle travaillât ; quand il la vit accepter un poste, il devint furieux et sans savoir à quoi il s'engageait, força l'amie de sa fille à quitter l'enseignement et à vivre auprès de lui.

Quand Fidéline, un jour, prit des vacances, elle vit, de loin, son père. Une femme aussi jolie qu'elle l'accompagnait ; à ses poignets, à

ses doigts il brillait des bijoux dont la clarté s'émiettait sur sa peau brune ; et l'obscurcissaient comme s'ils l'avaient tirée elle-même de sous le chemin. Elle vit en s'approchant son amie d'enfance et reconnut sur elle les bijoux dont les deux tantes s'étaient jadis parées.

« On nous prendrait pour des sœurs, se dit-elle, si je n'avais vendu les miens pour devenir ce professeur que mon père renie. » Et passa si près de sa remplaçante qu'il lui vint de sa chevelure une odeur de racines et de source souterraine que, depuis leur enfance, elle avait oubliée.

Et quand elle raconte cette histoire, Fideline ajoute deux traits :

Elle ne croit pas que son père fasse l'amour avec celle qui ne la reconnaît plus.

Elle a appris pourquoi ses deux tantes avaient renoncé au mariage. Ne pouvant appartenir au même homme, elles ont épousé le célibat.

Et, portant ensemble le sacrifice que chacune d'elles avait trouvé trop lourd pour une sœur, elles ont atteint une sagesse absolue. Elles parlent avant de penser. Ce qu'elles préfèrent les confond. Aucune des deux ne sait si elle a prononcé ou entendu les paroles qui ont consolé Fidéline :

« Ne pleure pas ce qui brille : les diamants ne boivent que leur ombre et l'ombre les éteint. Ils sont les larmes du noir et leur lit souterrain ne s'est jamais refermé. »

III

LA NUIT DU NOIR

Isel revient de voyage : elle a pris plus de vacances que son mari ne lui en avait octroyé. Du fond de son lit où il dormait à moitié quand

elle a posé sa valise il lui a montré sa mauvaise humeur :

— Tu vas bien, Pierre ?

Pierre est outré. Non par caprice. La justice l'habite. Il ne consent pas à plaider quand l'univers dénonce l'insouciance de l'épouse et l'accuse par sa voix. Simplement :

— Il n'y a rien à manger nulle part.

L'autre fait signe qu'elle est résignée à jeûner, se promène à demi-nue d'un meuble à l'autre, fort à son aise. Lui montrant à la fois l'imminence du pire et la preuve que le ciel s'arme contre eux, d'une voix ravagée, il gémit :

— Le cochon, tu sais bien, le cochon ? il maigrit.

Elle n'a pas l'air de l'entendre, ôte ses souliers. Il appelle l'avenir à son secours, fait le prophète.

— Bientôt, le communisme sera partout.

Ne sentant pas à ce trait que tout est hors de tout, l'épouse abat sa culotte et trotte à poil vers l'armoire : elle n'y cueille pas sa chemise de nuit, mais son manteau de vison où elle s'enveloppe avant de s'asseoir. Et d'écouter soudain son mari parce que ce qu'il vient de dire la fait rêver : le temps retourne sur ses pas et ruine ce qu'il avait bâti. Ça, c'est nouveau :

— Et puis ?... demande-t-elle, les yeux mi-clos.

Le mari se dresse, prend ce qui les entoure dans un regard et, comme s'il allait, d'un coup au front, abattre le dieu qui fait son épouse impassible, il crie dans la maison qui se tait :

— Et puis j'ai à t'apprendre que je ne fais plus l'amour avec toi.

L'autre répond par un murmure inintelligible, mais elle répond, c'est sûr. Peut-être dort-elle déjà, ou lui...

La révolution, mais dans un autre continent, semble-t-il. Le même astre y verse le

jour et la nuit : c'est la mort des ombres qui n'étaient qu'imaginés. Dans la rue à peine éclairée, des enfants envahissent une boutique. Ils achètent des liqueurs multicolores pour les cracher à la face d'un officier qui court vers la gare. Il n'est plus temps : les pendules marchent à l'envers, et personne n'en sait rien. *Le ciel bleu est le regard d'un ciel noir.*

Sous des tilleuls aux feuilles rouges passe la garde civile : elle a annoncé qu'on ne lui obéirait plus. Les soldats courent après les capitaines et les obligent en riant à écrire leur matricule sur un livret de punitions, à la suite des injures qu'ils leur décernent. Sur le quai, la révolution piétine. Deux hommes en tenue de soirée s'efforcent de ranimer, entre les roues d'un wagon brûlant, une femme en manteau de fourrure qui fond comme de la cire.

Un sang tiède a inondé l'horizon, et il n'y a plus qu'un nom pour le crépuscule et le christ.

Isel était assez impénétrable pour tout obscurcir autour d'elle. Elle troublait son mari avec les choses les plus familières et lui faisait des énigmes de ses propos.

Et Tirelire ?

Une voix, maintenant, dans l'ombre où le temps est plus long, répète toutes ses paroles pour approuver sa pensée. On ne sait s'il est content de les reconnaître ou de les entendre : le oui et le non ont disparu avec lui.

Septembre 1946

INVENTION DU DRAPEAU

UN CONTE À JEAN DUBUFFET

Une société de bienfaisance a donné un bal.

Filles d'embourgeoisés qui s'appauvrissent : internes, avocats, vétérinaires, les fils de boutiquiers assez assis pour décrasser un étudiant.

Fillettes et fillasses qui courent encourager le pauvre dans les quartiers ignorés des mamans. Juristes que fait bander l'haleine des bacheliers surveillées. On danse le Fricot, la Fricelle et le Freti-Freta.

L'enfant des négociants ressemble à une tranche de melon. L'ovoïde à marier penche de grands yeux sombres et charmés. La mâchoire

en coup de poing et, d'un regard, il assommerait un âne.

Fils d'usinier, il a étudié le droit après avoir approfondi la patafiote, la fumatière et la machine à repasser. Se refuse au métier qui le rapprocherait de ses père et mère ; et, maintenant qu'il a appris à parler, fuira la France où les usines se touchent. Il habitera les Karpathes.

Les familles se rencontrent.

L'usinier laisse le souvenir d'un ballon captif gonflé de marches militaires. Son épouse est un lorgnon à pattes, avec un sourire percé qui laisse voir ses dents de mule.

Le couple évoque le mariage de l'essuie-bottes et du tire-sous.

Dans un coin du salon, monsieur le fils se livre, la côte de melon l'habille d'un diminutif. Il se fait petit pour entrer dans le prénom nouveau-né, mais ne craindra pas d'habiter les cimes et d'y satisfaire en ménage un rêve cueilli tout jeune dans un album à tranches

blondes : dompter un ours, lui apprendre à danser.

Le ballon captif change de fauteuil, surveillé par sa femme qui l'approuve du menton et grogne de plaisir : elle lui a inculqué l'habitude de tendre sur le siège de son choix un carcé de velours qui ne le quitte jamais.

Dîner de fiançailles. La dame montre à ses invités des porcelaines qu'elle regarde comme si elle les avait pondues.

Après avoir obtenu que l'on admire ce service, elle ordonne que le repas soit servi dans un autre.

Si l'ours tombe malade le médecin le soignera. Mais on l'embellira d'une muselière.

Il ne reste à l'avocat qu'un examen à passer. Sa mère exige qu'il se marie d'abord. Il relira le code pendant le voyage de noces.

L'autre mère accepte tout. Soit qu'elle ait hâte de démerder des ovoïdes à sa ressem-

blance ; soit qu'elle ait soupé de veiller sur sa fille, ou qu'elle souhaite d'encourager le pauvre à sa place.

On apprendra demain que l'examen n'aura pas lieu : la maman du garçon renverra le mariage après l'épreuve.

La mère de la fiancée a compris : « Elle veut, comme pour son service, dira-t-elle, montrer son fils et le reprendre : je me charge de lui apprendre qu'il ne pisse plus au lit. »

L'avocat calcule les raclées qu'il allouera à leur ours ; et s'aperçoit qu'il a toujours penché vers l'achat d'une femelle.

Celle qu'il aime est devenue trop uniformément rosée pour ne plus rougir. Depuis que tous les melons sont cueillis, elle ressemble à une tirelire de porcelaine à fente inapparente.

Le mariage a eu lieu. Le ballon captif prend une aiguille et du fil. Dans un coin choisi du

sous-cul qu'il emmène partout où il se transporte lui-même, il brodera ses initiales.

À ce carré de velours qu'il trimballe depuis son mariage, il s'attache et, pour l'honneur de ses cheveux blancs, défie de le lui disputer le nouveau monde inspecté par son regard de colimaçon. Il s'empare en le signant de tous les yeux où l'on plonge du haut d'un trône.

L'instinct de propriété trompe les exigences des caractères opprimés et donne l'éclat du soleil à ce qui a le poids de l'immobilité.

Comme un combattant ankylosé n'a plus d'yeux que pour son nom, l'ovoïde regarde son carreau, y salue son ankylosé et apprend à tous les chapeaux qu'elle durera plus que lui.

Il souhaite d'ajouter au velours une frange, de vivre à l'ombre du vent en le faisant flotter. Il ne souffrira plus de n'être personne. Il défend des intérêts qui n'existeraient pas sans sa vigilance. Il vient d'inventer le drapeau.

LE LOUP BLANC

Un jour, je vis à La Palme un singulier mendiant. Sa barbe blanche lui couvrait les genoux, il s'appuyait sur un bâton deux fois plus grand que lui et lourd comme une épée. Chattelune me confia qu'on l'appelait le loup blanc et qu'il était connu de tout le monde. On le plaignait et on le méprisait.

Dans sa jeunesse il possédait une barque qu'il tenait cachée dans un endroit de l'étang où personne n'osait s'aventurer. Sous de hauts ombrages entretenus par une source d'eau douce s'ouvrait une crique qui était le domaine du poisson blanc. Tout le monde craignait de trouver cette bête dans ses filets. Car elle était un génie déguisé et faisait le malheur des hommes en leur accordant ce qu'ils souhaitaient. On savait toutefois que sa prise serait

profitable au pêcheur assez avisé pour l'ajouter simplement à sa pêche. Il avait dans le ventre un brillant assez beau pour solder l'achat d'une barque neuve.

Une nuit, l'adolescent sortit secrètement du village, il alluma une lanterne à l'avant de son embarcation et jeta ses filets dans la clarté. Comme il retirait avec peine son épervier, sa lanterne s'éteignit, mais une vive lumière jaillit de l'étang et il n'en fut guère surpris en découvrant parmi les plombs et les cordes de son engin, un long poisson couleur de lune qui l'interpella aussitôt dans le patois des hommes.

L'adolescent savait le profit qu'il aurait à tuer le poisson, mais il se souvint de ce que lui avait dit son père et comme il n'était pas des plus crédules, il interrogea l'animal : « Est-il vrai que si je te relâche, tu exauceras mon vœu le plus cher ? » La bête dit oui, mais sa réponse accrut les doutes de l'adolescent. Depuis qu'il avait eu l'habileté de prendre ce génie métamorphosé, il n'avait guère foi qu'en

lui-même, et quand il entendit que son vœu serait exaucé dans le temps qu'il faudrait au poisson pour disparaître, le désir lui vint de mettre la providence dans l'embarras : « Je veux, dit-il, retrouver mes parents dans une maison plus belle que toutes les habitations du village. »

À peine achevait-il ces mots qu'il entendit avec étonnement sonner les douze coups de minuit. Il n'y avait pas d'horloge dans le village où son père était aubergiste, et, après avoir jeté les filets sur son dos, il se mit en marche, très préoccupé de ce qu'il voyait.

La lune s'était levée éclairant des arbres qu'il ne connaissait pas. Des vignes avaient été arrachées, l'entrée du village avait subi de telles transformations qu'il s'attendit fermement à y voir la maison neuve que le poisson lui avait promise et ne recommença d'être étonné qu'en découvrant plusieurs habitations récentes, là où il ne comptait trouver que celle de ses parents. Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait pris le chemin de l'étang, et ses pa-

rents avaient tant usé leurs yeux depuis la nuit de sa disparition qu'ils le reconnurent à sa voix.

Il se trouva bientôt seul dans la belle maison que ses parents avaient édifiée en son absence. Ils étaient tristes depuis trop longtemps pour recommencer leur vie. Ils moururent la même année, peu de jours avant de marier leur fils.

Il avait choisi pour fiancée la fille la plus orgueilleuse du village ; quand le chagrin d'avoir perdu les siens lui laissait du répit, il s'abandonnait à un autre tourment. L'entretien de la belle maison lui coûtait si cher qu'il ne pouvait pas réunir assez d'argent pour offrir un anneau d'or à la jeune fille qu'il allait épouser.

Quand vint la Saint-Jean, il gagna à minuit un chêne fée qui était planté sur le sommet de la montagne. Attentif au conseil qui lui avait été donné par une sorcière, il attendit sous le chêne le premier fil de l'aube et la chute du

vent, et, après avoir frappé trois coups contre le tronc de l'arbre, il écouta la réponse qui allait s'éclairer dans le frémissement du feuillage : « Défais ce qui t'a fait, défais ce qui t'a fait » répondait avec la voix du feuillage la divinité prisonnière de l'arbre. Il revint chez lui dans un grand trouble et inventa de demander conseil à sa promise.

À peine lui eut-il raconté l'histoire du poisson blanc qu'elle se mit à sauter comme une chèvre, et l'attirant au fond de la belle maison où il avait remis la barque de pêcheur, elle la lui montra en lui enjoignant de revenir sur l'eau pour capturer une deuxième fois le poisson couleur de neige.

— Seulement, répondit le pêcheur, comment aurai-je la force de ne pas former un souhait en le voyant ? Depuis qu'un de mes souhaits s'est accompli, je m'aperçois que j'espère sans cesse, et il me semble que ma vie est faite de vœux sans issue. Pour peu que j'aie souhai-

té, sans le savoir, de fonder une famille, je te retrouverai mère avant de t'avoir épousée. »

La fille savait ce qu'elle voulait : « Tu n'as pas compris la voix des feuilles, lui dit-elle. Les paroles que tu as entendues étaient : « fais-lui ce qu'il t'a fait » et c'était du loup blanc que l'arbre parlait, et de la malice qu'il eut de te garder dix ans. Aventure-toi sur l'étang avec ton filet et un grand seau d'eau froide. Quand tu auras pris le poisson, tu me le rapporteras vivant et nous le garderons jusqu'à ce qu'il nous ait accordé tout ce que nous souhaitons. Ce n'est pas un malheur irréparable qu'un souhait nous vieillisse tant que le souhait de redevenir jeune peut être exaucé. Et quand nous aurons tout et que plus rien n'excitera notre envie, nous tuerons le poisson pour tirer de son ventre l'anneau de notre mariage. »

L'ancien pêcheur se laissa convaincre. À peine avait-il allumé sa lanterne qu'il vit le loup couleur de lune nager entre deux eaux. Il n'eut qu'à tendre les mains pour l'accueillir.

Tant de facilité n'alla pas sans le surprendre et il demanda au génie s'il lui était si agréable de satisfaire les vœux de tout le monde en courant le risque d'être tué. L'animal fit une réponse étrange : « Les vœux que tu vas former sont les fils, dit-il, des vœux que j'ai formés. Que me demandes-tu ? »

— Eh bien, je ne te demande rien, lui répondit le pêcheur. C'est à toi désormais de former un vœu, et je peux te dire lequel car tout le monde sait ce qu'espèrent les dieux comme les hommes quand ils sont privés de leur liberté ».

La mauvaise fille fut ivre de joie quand elle vit de loin son mari chargé d'un seau qu'il portait avec précaution. Tout le jour, elle écoutait avec délices les propositions du prisonnier : « Veux-tu une barque d'argent, veux-tu une barque d'or, veux-tu des rames de vent, veux-tu un gouvernail de lune ? ». Je veux, répondait-elle, voir le bout de ce que je veux et dormir de bonheur comme un buveur rassasié. — Mais encore ? demandait le poisson. « Eh

bien, je veux une maison beaucoup plus belle que celle-ci et si haute, si haute qu'on la voie de partout. »

Le lendemain, il vint des ouvriers pour démolir la demeure, car, dans une seule nuit, le malheureux fiancé avait acquis les moyens de faire construire un château. Et, tout le long du jour, l'ambitieuse les regardait travailler, les encourageant à creuser plus profondément et à donner un pied dans les entrailles de la terre à un édifice qu'elle souhaitait d'élever jusqu'aux étoiles.

On avait mis à nu les fondations de la maison condamnée, on continuait à creuser, rejetant les vestiges de la chaumière que le nouvel immeuble avait écrasés sous son poids. Jamais la mégère ne trouvait les fondations assez profondes, on aurait dit qu'elle voulait asseoir la nouvelle construction sur la terre vierge et en charger la terre qui n'avait jamais vu de maisons. On arrachait du sable, de la pierre, tout ce que la terre avait dû cacher pour voir le jour,

tout ce que les hommes y avaient dissimulé pour être vus de plus loin. Et de la nombreuse assistance qui se réunissait pour contempler les travaux montait peu à peu un murmure pareil à celui du chêne prophète, une rumeur où chacun entendait ce qu'il voulait.

Mais tout d'un coup, un des ouvriers devint tout pâle, et il chercha des yeux le regard de son camarade et ensemble ils fixèrent les profondeurs de la fosse comme s'ils avaient voulu y enterrer la vision qui les faisait frémir. Aussitôt, la foule se resserra sur eux, et dans les ténèbres de la terre, on vit deux squelettes couchés côte à côte et un poignard rouillé au milieu des ossements.

Quand les gendarmes furent venus, on sut comment le père du pêcheur s'était fait en une nuit assez riche pour édifier une maison. On venait de retrouver les squelettes d'un couple qu'il avait assassiné et dépouillé. Mais ce qui parut étrange à tout le monde c'est qu'avec le poignard, on trouva dans la fosse un anneau

d'or qui avait échappé à la rapacité des assassins ou qui peut-être n'était pas sur eux au moment de leur mort car à la place du poisson blanc, on ne trouva qu'un cadavre desséché et gris comme pierre. La femme devint folle et le pêcheur, après avoir été emprisonné et ruiné est revenu au village où il mendie un peu d'argent aux étrangers, et du pain aux paysans compatissants.

AUPRÈS DE MON OMBRE

On a fait de trois murs la maison que j'habite, une immense fenêtre tient toute la place du quatrième. Le soir, j'ouvre mes contrevents qui sont plus hauts qu'un portail et je les ferme avant le jour afin de garder avec moi une nuit tombée des étoiles.

C'est un coin inconnu de la ville de Saint-Souris.

Une fois, je me suis endormi sans sortir de ma conscience. Mon regard sans vie flottait sur mes yeux ouverts et immobiles, comme mon corps. Les anges de pierre se faisaient face sur la cheminée encombrée, je les voyais, ainsi que les fleurs de laine peintes sur un panneau. Je voyais la lampe jaunâtre et, dans les coins les plus reculés, les feux noirs fermant

mon étroit horizon. Mon corps s'est enfoncé dans une présence limoneuse, peuplée de voix. La radio parle, bien que débranchée et parle très haut, il me semble que je l'entends depuis toujours, mais beaucoup plus, tout d'un coup, comme si sa voix s'était amplifiée de l'étendue où elle se répand. Une main repose dans la mienne, je ne m'en étonne pas, ceci n'est l'affaire que de ma main. Partout où je vis est la vie, et moi, au plus, un trouble qui prend corps, se fait baiser sur mes lèvres, tendresse au voisinage d'un visage deviné et trop proche pour m'éveiller ailleurs qu'en mon cœur. À un pouce de ma poitrine, un minuscule appareil photographique s'est déplié, j'en observe tous les détails et complotte de le détraquer d'un geste maladroit que je me contente de rêver. Je me sens tendre et pervers comme l'enfant très jeune dont j'ai saisi le mollet nu. Une main étroite et virile maintenant pèse sur la mienne, je la prends, je la lâche, afin de palper sous le bras d'un veston des bras extrêmement maigres, courts et osseux. J'ai failli ramener au

jour des gants en peau de Suède abandonnés sur ma poitrine. Dans les hauteurs de mon regard, comme ma pensée allait se reformer, une branche enneigée de fleurettes roses retenait un rayon, elle est restée suspendue dans l'air quand l'usage de mes bras, déjà, m'était rendu.

Tandis que je reviens à moi il me semble que mes membres ont dormi dans des membres, mes mains dans des mains. Renaître paraît étrange et se tisse d'une douceur qui coûte un peu à ma tendresse. Mes yeux s'animent. Comme au sein d'une flamme que le vent arrache à l'épaisseur embrasée du tison, je me pénètre de ce que j'éclaire. Et je survole par la pensée mon être matériel qui a sa vie dans une voie lactée de corps semblables, comme si j'étais continuellement pétri de mains absentes.

Dans une chambre comme celle où je m'endors chaque jour, mais plus grande, trois lits sont alignés. Mon infirmière dort dans l'un,

une très jeune fille se couchera comme moi dans l'un des deux autres. C'est agréable à penser. Une clarté obscure enveloppe la pièce, une sorte de murmure lumineux qui trouve au fond du regard le chemin du cœur. Nous parlons d'une voix étouffée en regardant des peintures poussiéreuses que nous avons trouvées sur un meuble. Il fait bon, on est heureux de tout, parce que rien ne peut troubler ce que l'on attend dans ce monde pareil au nôtre, mais allégé. On dirait qu'une menace a disparu. Il a suffi que le cœur batte un peu plus fort pour qu'on découvre chaque objet du côté de son ombre. Nos désirs sont les mêmes, mais ce n'est plus le poids de l'existence qui nous entraîne à les accomplir. Rien n'y finit de notre fait.

Autour de la chambre, les pièces sont claires et immenses, les couloirs s'allongent, coupés de portes sans serrures et qui flottent dans leur cadre. *C'est un monde où notre parole nous isole*, il faudrait deviner nos pensées pour

nous y suivre, et les traduire dans cette voix étouffée qui fait régner un ciel impénétrable au-dessus d'elles.

On se déguise pour sortir la nuit. Les avenues resteraient profondément obscures sans ces longs personnages de satin vert clair et bleu pâle qui paraissent descendus des vitrines. Ils déambulent par trois, le long d'un boulevard silencieux où courent des rails froids dont la nuit cache le bout. Ils portent des masques de carton sculptés à l'image du même sourire.

C'est un pays où ma mère m'a devancé. La joie et la peine y sont inconnues. Le sourire s'y achète mais il pèse un peu moins qu'un masque au visage.

D'un peu loin, je vois Blanche-Abeille qui me cherche peut-être, bien qu'elle me semble attendue. Il fait sombre, mais ce n'est pas ici le lieu de la nuit, c'est l'obscurité de l'espace. La parole ignore la parole ; mais elle a tout ce que

nous sommes pour cacher que nous sommes. Ma mère ne me reconnaîtra pas, maintenant que ma blessure est entrée dans mon cœur.

Ma chambre de malade s'ouvre au rez-de-chaussée d'une maison inconnue. La lumière n'y pénètre pas seulement par la fenêtre à moitié aveuglée, mais par la porte qui donne directement sur la rue où l'on n'entend rien : les passants cheminent sur des semelles de cendre.

Mon infirmière, que je vois à peine dans ce clair-obscur, va procéder à ma toilette. L'arrêtant d'un geste, je lui montre qu'en refermant les volets, elle a emprisonné un oiseau rougeâtre qui, sur le pavé, va et vient, comme s'il imitait, sans battre des ailes, le vol d'une hirondelle. Non sans maugréer, elle ouvre les volets, tandis que, le buste penché, je vois cet oiseau, minuscule et rouge comme un cœur, qui, intelligemment, suit le rayon coulé entre les contrevents et marche sans hâte vers l'entrebâillement qui lui permettra de sortir. À mesure que

l'oiseau s'approche du grand jour, il grossit jusqu'à prendre la taille d'un faisan, mais aux plumes blanches et noires, une sorte d'oiseau-corbillard qui, au seuil de la liberté, s'immobilise, espère.

Je le montre à ma sœur qui vient d'entrer, précédant un gros homme feutré, fourré mais vif et alerte comme un nain. Cet ouvrier cherche un chêne à abattre, il me salue et comme si je ne pouvais pas l'entendre, déclare à ma servante et à ma sœur qu'il reviendra lorsqu'elles m'auront endormi.

Au sortir d'un songe, j'ai vu, de nouveau, mon regard se ranimer dans mes yeux endormis.

Je roulais en auto dans la nuit, prisonnier de deux hommes noirs qui m'avaient confié le volant. J'enfilais des rues étroites, violemment secoué par des cahots qui s'espaçaient avant de faire place à la pente moelleuse d'un chemin de sable que nous abordions enfin, dans

le vent poisseux d'un étang tout proche. Une crainte me venait, fortifiée déjà par la vision de l'eau mousseuse et transparente où la voiture allait entrer si mes gardiens ne sortaient pas de leur impérieuse inertie. Voué à partager le sort de ces sinistres compagnons, je n'imaginais que pour moi le danger qui nous menaçait ensemble, je n'espérais même pas que la peur de me suivre jusqu'au bout leur inspirerait d'arrêter le jeu. Aux lieux où je craignais de sombrer il m'était évident qu'ils revenaient. J'ai soulevé les paupières mais sans m'éveiller jusqu'au fond, sans doute, puisque je voyais se superposer à la vision, d'abord, puis aux objets familiers qui la dissipaient, une minuscule créature, nue, une femme qui se dressait au bord de ma main droite. Sa tête s'auréolait de crins blonds que, d'un léger mouvement de l'index je pouvais effleurer et que je touchai, en effet, par un effort démesuré, car mes bras restaient plombés dans l'inertie de ce demi-réveil. Après, rapprochant l'ongle de cette chevelure, je m'avisai qu'elle se déroulait pour le suivre

comme une fumée d'or qu'une influence profonde faisait adhérer à mes moindres gestes. J'eus le temps de former un vague sentiment de dépit devant l'inconsistance de cette toison ensoleillée. Mais un effort pour la saisir des yeux et m'éveiller davantage me pénétra entièrement, emportant la vision qui avait *pétrifié mes yeux*.

Les faits les plus innocents, les mieux liés à leurs causes paraissent se subordonner à des relations souterraines dont notre âme aurait fourni le tracé. Intervenant dans un monde refroidi, ils adhèrent cependant pour une période très courte à des vœux que nous formions à leur propos. On dirait qu'ils se sont rencontrés en nous cherchant et, tout en se pliant à des lois physiques, se sont, loin de nous, arrangés déjà à la manière d'un rêve. Enfin, ils ont été notre souvenir avant de nous être aventure. Chacun connaît dix exemples de ce miracle apparent qui jette un doute si vif sur la vision

commune du réel : une lampe éteinte depuis une semaine se rallume devant une inconnue qui cherche notre porte dans l'ombre... Mais ces faits nous laissent une déception étrange : gages évidents d'un ordre inconnu, ils ne se revêtent d'aucune couleur affective particulière, *ils nous font douter de notre raison sans nous avoir, un seul instant, prévenus contre elle*. Leur étrangeté ne nous surprend qu'à la réflexion. Le merveilleux ne suit pas les routes de la poésie et celle-ci ne s'accommode que de son image. Si nous voyions un homme sortir d'une tombe, nous le prendrions pour le fossoyeur.

Au fond du parc, sous une herbe couleur de muraille, une source alimente cette nappe mobile. Je fais abattre un remblai et regarde l'eau se diriger sous les arbres, aussi libre que le vent, dans sa transparence aussi immobile que le ciel ; l'onde est un miroir avec des paupières, pour avoir senti cette ressemblance, je suis un instant de sa liberté.

Le houx-rainette se charge, au crépuscule, de lourdes baies rouges qui grossissent dans les sous-bois et prennent dans l'ombre la taille d'une pomme, mais gardent les couleurs des feuilles dans les hauteurs qui ne les font jamais trop grandes pour le bec des oiseaux. C'est la plante des reines.

Tout le monde avait entendu parler de la petite pomme verte qui ne se mange pas. Vivait-on sous les ponts ? La nuit s'engouffrait sous les voûtes que les plus grands d'entre nous touchaient avec la main. Et, sur un fleuve noir que je montrais à mes compagnons, des pommes avaient roulé jusqu'au tournant d'eaux mortes où des jeunes filles se penchaient pour les ramasser. L'horizon était bordé d'arbres maigres, fuselés par un vent de pluie. Un marinier debout près des eaux frissonnantes, désignait les pommes que ces fillettes devaient choisir, les fruits tombés des arbres les plus hauts et qui roulaient, mainte-

nant, avec l'eau noire, sur la parfaite image de ces arbres nus.

Il ne faut pas que notre regard cherche notre vie au sein de la lumière, elle se forme, sournoisement, à l'ombre de nos yeux. Nos jours n'ont pas la hauteur du jour, et l'existence qu'ils nous font n'est pas assez grande pour réunir et dominer les faits quotidiens, elle en est le contenu et coule en eux de source : la jolie fille en tailleur de laine blanche qui ne porte aux lèvres qu'un pétale de son sourire, la tristesse qui creuse ses yeux quand, sur une parole maladroite, elle commence de ressembler à un crayon mal aiguisé. Un horizon, comme celui du songe, sans écho au-dessous des reflets, intime comme l'épaisseur qui est dans la voix humaine.

La vie n'est pas dans ton attente. Quand tu la nommes, tu ne fais que rêver d'elle. Elle marche dans les paroles que tu écoutes, t'observe dans la vision de ces traits qui seront ton

amour si tu n'y prends garde, elle est dans le parfum qui dispense l'oubli d'un monde auquel tu te croyais égal.

On a enterré la famine et la peur, déterré les fusils. On promène les mitrailleuses en voiture.

Une très petite main a planté quatre glaïeuls dans un obus de porcelaine, puis m'a fait de la porte un signe que je n'ai pas compris.

Le soir du premier jour, le glaïeul rose a écarté ses pétales et, à travers un masque invisible, m'a regardé avec un œil de polichinelle, le glaïeul blanc s'est coiffé d'un casque dont il ne m'apparaît que le cimier. Penché vers le fond noir d'un tableau, un des deux glaïeuls rouges pêche à la ligne et l'autre observe à travers des brins de fougère un minuscule Chinois dissimulé dans son ombre.

SYLVAIN

À Jean Loup Tardif

I

Dans un village du Languedoc, une pauvre femme mit au monde un enfant coiffé.

« Il aura de la chance, dit le père du nouveau-né. Ceux qui naissent coiffés sont marqués pour être heureux. Tout le monde le sait.

— Il ne faut pas dire : il aura de la chance, répartit le médecin qui, déjà, remontait à cheval. Tout jeune qu'il est, il en a eu son compte ; car, ficelé comme il l'était, je vous assure qu'il

devait mourir avant de nous montrer s'il était fille ou garçon. »

Sa mère fit un grand soupir. Elle embrassa son mari qui se penchait sur elle ; et, d'une voix si faible que le bruit du feu la couvrait, elle prononça les mots suivants :

« Il a de la chance si c'est un bonheur d'être vivant. »

Le soir même, elle mourut.

Elle eut un bel enterrement parce que c'était le printemps ; et tous les bûcherons du voisinage qui vinrent aider à la porter s'étaient chargés de branches jaunes, roses ou blanches d'arbres à fleurs, le mari n'osait pas pleurer de peur de paraître indifférent aux honneurs qui lui étaient rendus par les hommes de la forêt. Il n'osait pas les regarder non plus, car il les connaissait tous, étant le seul forgeron de la contrée, il ne voulait pas se souvenir en ce moment des joyeuses conversations qu'il avait menées avec eux entre la cuve et le soufflet

pendant que rougissait au feu le fer de leurs outils. Il tournait ses yeux vers la bière dont le bois, mouillé de sève, répandait de grosses larmes blanches qu'il aurait voulu écraser avec le revers de sa main.

On appela le petit Sylvain. « Ce n'est pas un nom de chrétien », dit une vieillie fille qui n'avait jamais parlé que pour prédire aux autres les malheurs mêmes qui l'avaient frappée : « Vous verrez qu'il finira comme sa sœur. » Le petit grandit. On lui apprit que sa mère était morte. Mais quand le forgeron lui parlait de sa petite sœur, il lui disait qu'il l'avait perdue...

II

Aussi aurait-il eu de la honte de se trouver heureux ; et, jeune et innocent comme il l'était,

il se sentait à la merci de toutes les peines ; malgré la présence du forgeron, il ne savait que faire de lui-même entre l'espace qui lui avait pris sa petite sœur et la nuit où sa mère se cachait. Il n'avait pas les jambes assez longues pour aller au bout du monde, il n'avait pas les yeux assez grands pour venir à bout d'y absorber les ténèbres. Mais quand il était au fond de son lit et que la nuit entraînait enfin dans la cuisine où on le couchait, il s'occupait merveilleusement à endormir dans sa poitrine, vite parfois et d'autres fois lentement, ce cœur qu'on lui avait fait si grand pour n'être pas à lui. Et bientôt, il n'y avait plus de place que pour ses yeux entre la nuit et le jour et ensuite que pour leur nuit sur une eau murmurante où, lentement, ils s'enfonçaient sans laisser d'ombre.

Il ne dormait pas, mais il n'aurait pas entendu celui qui aurait demandé s'il dormait.

Il était là, il oubliait tout ce qui était à oublier.

Et puis, quelqu'un cherchait pour lui tout ce qu'on cherche sur la terre, il respirait. Il n'y avait plus à faire de différence entre ce qu'il apercevait et ce qu'il aurait pu apercevoir. Un peu de jour avait pris corps entre son souffle et ses lèvres, il ne pensait qu'à la douceur d'aller vers le jour avec lui. Il s'étonnait à peine en pénétrant dans ce monde inconnu que la clarté y fût hors de sa route et comme privée de mouvement, il est vrai qu'elle ne s'abandonnait à son propre poids que pour mieux s'y charger du sien. Ainsi cette clarté faisait-elle de sa chair d'enfant le tendre fruit de l'espace où elle unissait la nuit et le jour.

Pourquoi aurait-il eu peur ? Rien n'est à craindre, ni rien à désirer dans une profondeur suspendue pour toujours aux mêmes solitudes, rien ne peut naître de rien quand la lumière s'accumule sous les pas de la lumière comme la couche de neige qui empêche un cheval d'avancer.

On se tient en dehors de tout ce qui n'est pas. C'est la vie sans la peine de se souvenir... Sylvain se trouvait de nouveau dans son lit, des ombres passaient sans le voir, mais elles n'auraient su parler que de lui si elles étaient sorties de la maison. C'était pareil tous les soirs, un rayon brillait quelque part, il y avait des paroles dans l'air, une lumière et une voix qui redevenaient silence et ténèbre parce qu'un enfant ne pouvait que marcher dans cette voix, que grandir dans cette lumière.



Enfin, léger comme sable qui roule, un murmure courait, un semblant de parole dont la fragilité avait forcé son attention. Il en attendait chaque modulation se soustraire à la brise et flotter avec elle sur la pente sans fin où l'ombre rentrait dans son lit. Mais ce n'était pas encore le jour. Et il fallait partager l'inquiétude

de ceux et de celles qui attendaient de le voir se lever.

Ils se réunissaient de l'autre côté d'une porte grande ouverte dans une pièce où Sylvain ne pouvait pas entrer. Chaque membre de cette bizarre assemblée semblait bien ne parler que pour soi, mais, de l'entrecroisement de ces propos parfaitement étrangers les uns aux autres il se dégagait un intérêt si puissant que l'enfant demeurait aux aguets.

Sans doute ils se croyaient bien retranchés de cette vie car ils parlaient sans se gêner, mais l'enfant était dans la même nuit qu'eux et, au fond de ses yeux, il y avait plus d'ombre encore, il les voyait. Il lui semblait, toutefois, entendre toujours trop de voix pour le nombre des figures qu'il avait comptées. Si bien qu'il ne savait pas si c'étaient elles qui parlaient ou bien si elles écoutaient ces voix avec lui. Et il cherchait celles qui lui paraissaient le plus capables de tirer de terre des réponses à des questions que personne n'avait posées. Il

s'apercevait alors qu'au fond de la pièce que la blancheur de leurs coiffures éclairait vaguement, se tenaient les grandes filles hautes et rouges qu'il appelait les Hollandaises.

Droites, enveloppées dans des châles noirs coupés dans la même pièce d'étoffe, elles ne laissaient voir de leurs visages que le rouge des joues sous leurs bonnets de lin, et leurs grandes oreilles de cire qu'une longue épingle passée à même la chair attachait au-dessus de leur tête.

Je ne sais pas si ces personnes aux longues oreilles avaient aussi le privilège de parler avec d'autres voix que les leurs, mais il est certain que leur présence élargissait démesurément l'entretien, semblait en autoriser l'allure décousue.

Le fait que les Hollandaises pouvaient avoir inspiré tout ce qui se disait rejetait dans le noir le sujet de la conversation. La netteté des propos n'y perdait rien, au contraire. L'esprit

trouve son compte quand toute parole n'est que sa lueur, la transparence d'une pensée qui se détache d'elle-même.

Ces paroles ne prenaient pas leur clarté dans les souvenirs de Sylvain, c'était pour éloigner ces souvenirs qu'elles se défaisaient de leur ombre, pour amasser la nuit sur lui qu'elles se mettaient en peine du jour. À mesure que l'enfant observait mieux les Hollandaises, il lui semblait que la faveur de les comprendre lui venait de plus loin.

Il y avait, pour paralyser son jugement, la vie de ces grands cartilages qui agrafaient ces femmes à leurs coiffures. C'est une chose qui n'a jamais changé : quand le merveilleux prend la forme d'un être humain, tout l'insolite devient familier, et ce sont les paroles de raison qui paraîtraient alors étrangères et terribles. À peine le mystère s'était-il greffé sur les traits de ces créatures que Sylvain l'avait vu s'humaniser dans leur maison ; et il n'aurait su dès lors rien y remarquer ni rien y entendre qui ne

lui fasse apprécier seulement la douceur de se sentir si près d'elles.

Il entendait sans étonnement les propos les plus étranges. C'étaient des paroles détachées de leur intention et comme mortes au monde, mais elles étaient claires par elles-mêmes et formaient ensemble une lumière où chacune poursuivait sa route dans un oubli différent.

« J'ai fait le tour de la maison sans retrouver votre trace », disait une ombre. Un silence naissait de cette voix, ce silence allait je ne sais où chercher une autre parole. Celle-ci aurait effrayé Sylvain si Sylvain avait été lui.

« Il y avait une femme en noir derrière chaque tronc d'arbre. »

Chaque mot en appelait un autre et il passait une pleureuse entre les sons les plus purs.

« Au pied du grand noyer, où la rivière est le plus profonde, j'ai attendu qu'il fasse nuit. »

Au tour des lèvres d'être au cœur des rêves. Un peu de jour était tombé du jour : toutes les violettes pour un fil de ciel, leur parfum disait : il était une ombre.

Mais l'air était au gré des feuillages. Une parole fermait les portes, une parole à n'en plus dormir.

« Avec les lettres du mot « mourir » le bonhomme aura formé le mot le plus doux du monde. »

Et Sylvain cueillait de la lumière avec les lèvres, le pressentiment du jour élargissait sa poitrine, le soulevant dans le noir où les voix résonnaient encore. Les yeux arrondis, il écoutait le vent se perdre sur les toits, se laissait pénétrer du calme vivant que les brises fuyaient pour s'enfoncer dans le ciel. Dehors, un seau roulait au milieu des pierres, sous sa fenêtre le sabot d'un cheval frappait le pavé sans avancer. Mais c'est une autre chose qu'il écoutait dans la nuit de ses sens, de même qu'il ne te-

nait ses yeux ouverts qu'afin de regarder dans ses regards. Il se souvenait alors que parmi tant de voix entendues, il y en avait une d'indistincte, mais dont le timbre l'avait frappé et que les accents en étaient si tristes qu'ils avaient éveillé son cœur.

Il endossait ses nippes, il s'échappait de la maison poursuivi par le souvenir de cette voix qui n'avait pas pu l'atteindre sans se briser. Prenant le murmure avec lui dans la fraîcheur ailée du matin, il s'efforçait d'y ranimer de la pensée, il voulait approprier son langage à la tristesse du songe, mais les mots pour y parvenir, ce n'était pas dans sa mémoire qu'il les cherchait.

Il regardait la plus belle rose du jardin, prononçait mentalement un nom qu'il lui appliquait, par les harmonies de ce nom se faisait séparer de tout ce que cette fleur savait d'elle-même et de lui. La voix qu'il avait perdue, il lui semblait qu'il n'y avait que la sienne pour la trouver. Tout son être en préméditait les pa-

roles, les pressentait avec ses yeux qui sortaient de chaque fleur un regard à forme de fleur, avec ses pieds qui le portaient vers la fontaine du hameau, avec ses oreilles surtout qui entendaient les femmes y parler de ce qu'elles aimaient et écoutaient leurs paroles avec des chansons.

C'est qu'il écoutait chaque parole pour ce qu'elle avait dit sans le vouloir. Tout le long d'une phrase, il y avait la pensée d'un être invisible qui la traversait. Il pénétrait, à travers cette phrase, dans une battante obscurité pareille à celle de son cœur.

« À minuit, la lune s'est levée, et elle était belle, cette lune, elle faisait un chemin dans le lac.

— Oui, et voilà tout ce qui vous distrait, les astres ».

L'une après l'autre, les femmes passaient entre deux larges bassins remplis d'une eau brillante qu'il ne fallait pas trop regarder de

peur de devenir fou de ses yeux. La plus jeune tenait un bouquet qu'elle venait de cueillir. Un enfant s'avavançait : elle lui donnait toutes les marguerites et encore une autre fleur qui était restée accrochée à son bracelet d'argent.

« Voyez cette rose, disait sa voisine, elle se fanera demain, c'est bien dommage, blanche comme elle est ! »

Les cruches sonnaient contre la pierre de l'auge. Les yeux des femmes répandaient, d'instant en instant, plus de bleu dans le jour levant où ils cherchaient le ciel : « Ce n'est pas de travailler qui fatigue, disait la voix d'une vieille, c'est de ne pas faire ce qu'on veut. » Et il y avait bien des propos pour lui répondre, tous chargés d'une affirmation singulière, des paroles pleines d'aurore et de pressentiment à travers lesquelles on croyait percevoir la vie du silence. En même temps qu'une parole chacune de ces phrases était un regard et laissait un peu de jour derrière elle, c'était la parole d'une femme et le regard de quelqu'un plus

dont cet enfant cherchait la voix avec son cœur.

S'il se mettait en peine de cette voix c'est qu'il comptait exhaler avec elle la faible plainte de l'enfant qui appelait si triste dans le déclin du songe. Car à l'amour dont il avait besoin, il reprochait avec candeur de n'être pas plus grand et plus fort que la nuit.

Le beau projet que Sylvain avait là. Il se disait : « Une nuit viendra où je prononcerai moi-même cette phrase ; et quelqu'une des étrangères pensera : « Il y a là un garçon qu'il faut faire entrer. » Alors, je m'avancerai au milieu d'elles sans regarder une seule fois derrière moi et je leur demanderai où est la petite fille que mes parents ont perdue. »

Il croyait n'être en quête que d'une parole, c'est quelqu'un de vivant qu'il cherchait. Cette parole était née avec lui, tout ce qu'il apprenait d'elle était dans son amour et mille fois plus près de ses baisers que de sa raison, séparé de

sa vérité par toute la lumière du monde qui recommençait pour lui sa chanson de femme. Il écoutait, il regardait, il se pénétrait d'une tendresse étrangère à la sienne, mais qu'il sentait toute proche comme si son corps la lui avait cachée.

Sylvain vivait en apparence comme les autres enfants, mais il voyait les choses avec d'autres yeux ; cela venait peut-être de ce qu'il était né coiffé ou d'une tout autre raison, mais il est sûr que, là-dessus, le médecin aurait eu son mot à dire. Il n'est pas naturel qu'un marmot se souvienne avec tant d'insistance qu'il a rêvé. Mais il y avait quelque chose de plus extraordinaire encore dans le cas du petit ; ce qu'il voyait dans le jour se tenait un peu plus près de ses songes que de ses yeux et, sitôt qu'il le regardait attentivement, semblait se souvenir pour lui de tous les rêves que sa mémoire avait perdus, l'aider enfin à les retrouver et à se plonger avec eux dans l'atmosphère enchantée du sommeil.

Si on ne faisait pas un grand effort pour comprendre le caractère de ce petit, on aurait bien du mal à croire ce qui lui arriva par la suite. Je ne sais pas l'expliquer. Il habitait le hameau le plus pauvre de la montagne, mais il y menait une vie où chaque instant était le plus beau de tous. Il allait à l'école, comme tous les enfants, croisait sur sa route des chiens, des ânes, des oiseaux, parfois même un roulier qui venait de si loin qu'on s'étonnait de comprendre si bien son patois. Tout devenait surprenant à force d'être naturel et semblait ne le distraire de son désir qu'afin de l'exaucer mieux et avec des choses si douces à voir qu'elles n'auraient encore été que regards s'il n'avait pas eu des yeux pour le contempler. Et il est certain que chaque figure sur sa route paraissait lui sourire au-dedans d'elle-même, si brillante qu'il semblait bien qu'il ne l'eût connue qu'à force de l'avoir aimée. Je ne sais pas bien exprimer cela. Il faut un peu ressembler à cet enfant pour parvenir à le comprendre.

Autour du village étaient des endroits qui, plus parfaitement que les autres, élevaient sur son rêve de bonheur une image de tout le bonheur. Et, les jours de vacances, il s'y rendait au saut du lit, négligeant les abords de la fontaine, et le voisinage des femmes, pour la forêt de pins où l'obscurité avait une voix, mais profonde comme un cœur qui s'éveille, et parfois, avec cette voix, douce comme un mouvement de lèvres, une légère odeur de fraise qui semblait le reconnaître avant qu'il ne l'eût reconnue. Il pouvait alors fermer les yeux, la forêt était dans sa tête et dans sa poitrine où elle se couvrait de la rumeur du monde. Il lui semblait qu'elle avait choisi sa chair pour s'y réveiller de son immensité ; et qu'avec elle, c'était son propre regard qui se changeait en lui et l'envahissait d'une jouissance inexprimable comme s'il avait senti toute la lumière du ciel le porter avec ses pensées.

Un jour que l'instituteur ne s'était pas trouvé dans sa classe, Sylvain, en reprenant le che-

min de la forge, rencontra des cultivateurs qui avaient quitté les vignes. Sur la place du village, des hommes silencieux venaient à la rencontre des enfants, se penchaient pour les questionner. Quand ils les interrogèrent sur le départ du maître d'école, Sylvain entendit, derrière lui, la voix très basse d'un homme très vieux ; et il s'aperçut en se retournant que c'était le souffle de tous les hommes de la terre qui, sans se faire entendre, l'avaient suivi.

Sur les murs de la mairie on appliqua une affiche, et, comme Sylvain était le plus savant du village, avant que les autres ne la déchiffrent, il eut le temps d'aller se cacher.

Il était écrit qu'ils devaient partir tous et il n'y en avait pas deux pour aller au même endroit, ils se regardaient comme si leurs noms, leurs âges et la hauteur de leur taille les avaient enfin séparés...

LE MAL DU SOIR

Souvenirs

À René Nelli

Il n'y a pas de nom qui convienne tout à fait au Mal du soir. Comme s'il était interdit à la pensée d'en être la confidence. Celui qui y est sujet ne saurait en relever une image. Il ne faudra même pas que j'essaie de me le représenter quand j'aurai cessé de le ressentir, je me souviendrai que ma vallée s'est enfoncée dans un affaissement du sol où se formaient des brumes malsaines : les rêves que j'avais faits dans la nuit précédente et que tout le jour j'avais oubliés.

On dirait une remontée du sous-sol, isolant la terre où il était enfoui, une humeur de lumière qui épaissit la brume au lieu de l'alléger

et pèse sur mes yeux, les immobilise comme pour ramener sur moi le sommeil de la nuit passée.

Comment lutterais-je contre le Mal du soir ? Il ne ressemble à rien et je ne le vois pas venir, mais tout ce que je reconnais en aggrave la peine et me la rend à la fois plus irrésistible et plus obscure.

Ma tristesse ressemble à ces humeurs cadavéreuses qui désolent la terre où elles sont enfouies. Ne me vient-elle pas des rêves sinistres qui ont gâté mon dernier sommeil ? Est-ce le regret d'Alice que j'avais connue fillette et à qui je ne pense presque jamais ?

Dans le moment où elle me fait le plus de mal il me semble qu'elle n'a pas de sens et que la terre la recouvre. Cette douleur ne passera pas si je ne trouve aucun moyen de la retenir. C'est un chagrin qui ne veut pas être et qui jamais ne dormira.

Je ne sais même pas comment cette tristesse a commencé. Est-elle restée sur moi après les rêves sinistres qui ont agité mon dernier sommeil ? L'amie de ma jeunesse est morte, mais je me retrouvais après vingt ans, dans la chambre où nous nous étions aimés et où je l'avais attendue tant de fois. Mon amie n'y était-elle jamais entrée vivante ? J'étais désespéré comme un revenant qui n'arrache à l'oubli que le décor de son amour.

Cependant je souffrais et ma douleur était plus grande que moi. C'est alors que j'ai compris pourquoi j'avais ouvert un peu par hasard ce cahier : je voyais mon amie avec les yeux de l'esprit, cette vision n'est pas faite pour me mettre au monde, ni pour accomplir mon bonheur... *It goes like this...* Ce n'est plus que dans mes écrits qu'elle peut être avec moi.

Dites donc, si l'amour aussi était un complexe...

Mais au ras de cette terre désolée, ce rayonnement, est-ce enfin l'orgueil comme un soleil ?

J'avais tant douté ! Je sais aujourd'hui que je suis un de ces hommes inutiles qui sont nés pour souffrir, qui, les mains dans les poches, regardent la mer en sifflotant « *it goes like this...* » parce que la mer, ce n'est rien du tout.

Les hommes qui sourient quand on prononce le mot : désespoir, et qui font vite, sur la pointe des pieds, quelques pas pour se sentir de nouveau seuls.

Ils s'entreregardent quand ils se rencontrent. On imprime parfois ce qu'ils ont écrit. En général, ils sont déjà loin, ou morts, s'ils ont de la chance.

Il ne faut pas dire qu'ils ont du talent. Leurs pensées n'avaient tant de violence que pour les frapper eux, les premiers.

Ma peine est un appel, le long appel du sang qui voudrait m'éveiller dans l'univers qui

ne connaît que mon amour. Mon enfance dansait dans tes propos de folle.

À chaque instant, ma vie est là, comme une sorcière consultant son miroir dans mes yeux.

— Toi qui n'es pas une chose, toi qui es belle comme l'accalmie.

— Toi qui te retiens à grand'peine de poser un doigt sur tes lèvres.

Amour qui parle en ma pensée...

ANNEXE :

LES TROIS SŒURS BLONDES(6)

Conte

I

Le poète n'était pas précisément déshérité par son père, mais excepté de la succession et on n'aurait pu l'y réintroduire sans annuler les dispositions prises en faveur des trois filles blondes.

La plus grande le plaignait beaucoup, il brillait des larmes dans son sourire de lion-

ceau. La plus réfléchie observa que c'était une force de n'avoir pas d'argent. La plus petite fut la plus silencieuse. Elle tournait comme un grand papillon noir dans un piège d'or, posant, de temps à autre, dans sa longue main d'homme, sa main fondante. Sa mère tremblait qu'il ne fâchât ses filles et lui offrait tous les revenus d'une imprimerie qu'elle avait à Paris. Tous les yeux lui reprochaient d'être le seul à parler argent.

Au cimetière, sous les cyprès, le Galant de Neige crut comprendre qu'il avait peiné son père en s'isolant ; et, sur le chemin du retour, ne reconnut personne, si absorbé dans cette pensée qu'il avait dépassé sans la voir la porte de sa maison. Son porte-plume lui parut lourd. Une lumière brumeuse entrait par une fente des contrevents, elle enveloppait les statues et les chevalets dont les formes menaçantes pesaient sur elle comme un linceul. La dernière phrase de son manuscrit ne lui sembla pas

claire. Il se demanda pourquoi il avait écrit que le temps était une étoile : « Ce doit être une reminiscence », se disait-il.

Il avait du chagrin. Un frisson le traversait, tout son corps se pénétrait avec des larmes d'une pensée où il faisait clair comme en plein jour. Il ouvrait ses cahiers, cherchait des ressemblances dans la silhouette noire qui ondulait sur le mur. Il n'avait plus ses yeux pour aimer ce qu'il croyait voir. Sa chambre n'était plus la même, elle se désensorcelait devant lui. C'est une grande déconvenue pour un poète de la nuit que les ombres lui soient infidèles, mais c'est la pire peine que ce malheur ne soit pas pour lui le plus grand. Privé de ressources par les dispositions de son père, il devait, après avoir vécu pour écrire, écrire pour vivre. Sa vie s'était durcie dans ses projets d'enfant, il n'avait plus que son porte-plume pour désenvoûter cette statue de sel.

Il ferma sa porte à clef, et, par un bizarre réflexe, éteignit ses lampes. Il craignait autre-

fois qu'on entendît son nom. Moqué dans son ascétisme par les volontés qui le dépouillaient, il succombait, semblait-il, à la peur d'être vu et les masques de plâtre mêmes le faisaient rougir. Il n'y avait pas une perspective dans son ambition qui ne le sommât de casser un arrêt. Ce qui était articulé au nom de l'avenir ne le concernait pas. Et il n'avait pas tenté d'arracher ce fait à lui-même sans affronter l'univers entier, car le temps grondait dans les ténèbres où il s'était enfoncé, il voyait son impuissance sur lui, rien n'échappait à cette corruption. Il se demanda comment il accepterait un fait sans les accepter tous.

II

Il lui était enjoint de vivre comme il l'avait souhaité et cette complaisance du sort faisait son malheur parce que, loin de fortifier ses dis-

positions poétiques, elle paraissait les décourager. L'ombre était morte depuis que sa pensée devait courir avec les jours et qu'il ne s'agissait plus d'idéaliser le temps, mais de l'exploiter. Sa vie s'était pétrifiée dans un fait qu'il lui fallait rendre caduc avec des œuvres, elle allait le juger avec ses propres exigences et en découvrir de nouvelles en l'examinant, comme si elle avait dû chercher dans la singularité de sa peine les signes qui la font durer.

Alors sa mère entra. Elle avait beaucoup pleuré. Elle qui ne pouvait pas se passer de sa présence, elle lui proposa de gérer une industrie qu'elle possédait à Paris. Il devint tout rouge et crut peut-être qu'elle s'était souvenue de son surnom, s'imagina peut-être qu'elle l'avait oublié. Le Galant de Neige était sûr de gagner de l'argent en écrivant un livre. Touraine en répondait. Sa mère l'aimait trop pour en douter. Ou bien devina-t-elle qu'il ne fallait pas, sous peine de le désoler, renouveler une proposition qui ferait de lui un imprimeur. Elle

lui offrit de l'argent, lui jura que ses filles n'entraveraient pas ses travaux ; car il avait quêté en faveur de son œuvre les privilèges qu'il exigeait autrefois pour lui. « Quant à moi, se disait-il, je m'attacherai à un fait capable de détourner tous les autres et de me lier à lui comme son ombre. »

III

Au fond, c'était pour ne pas composer les livres des intempérants qu'il se mettait une deuxième fois aux arrêts. Il lui sembla que les masques souriaient, même celui d'Ariel. « Ils m'approuveraient, se dit-il. Ils ont gagné leur pain avec leur esprit, ils ont vécu leur amour. » Il se sentait grandir rien que de penser à soi et sa douleur avec lui comme pour épanouir un être démesuré dont il était la plaie. Et justement, la beauté exceptionnelle du soir lui éclai-

rait l'horizon de cette impression singulière, elle était la lumière morale de ce que cette immensité contemplait avec lui. Il avait repoussé son fauteuil et s'était approché de l'ange de pierre. Un peu de jour entrait par les contrevents entrebâillés. Le beau était dans l'air un reflet, il était intérieur à son regard, mais attendait un mouvement de son âme pour se poser sur lui. Jamais cette sculpture ne lui avait paru si étrange, si attirante, si étroitement unie à son sort.

Distraitement, il la caressa, elle le renvoyait à la résolution qu'il avait prise depuis qu'il la voyait avec d'autres yeux : « Le fond de mon œuvre sera l'aveu des faits. Il faut que je renonce à ces rêves qui fraudaient le temps. » Parlant ainsi avec componction et étranger à ce qu'il faisait, il ne vit pas sur son cahier ouvert une salissure couleur de fumée qu'il venait d'y laisser. Il était trop hors de lui pour y reconnaître l'empreinte de sa main.

La plus blonde de ses trois sœurs était la plus femme. Comme il l'attirait pour l'embrasser, elle lui tendit son front. À sa promesse d'accepter le testament qui le ruinait, elle répondit en pleurant qu'elle était une femme. Puis vint celle qui était pâle comme une fleur des rues. Elle s'avisa que leur mère serait heureuse, ajoutant sur un ton de reproche qu'il y avait des choses si vilaines qu'il serait honteux de ne pas les oublier. Celle qui ne parlait pas était blonde comme le vent avec un sourire de source dans ses yeux sans fond. Depuis qu'elle se fardait, elle n'embrassait personne et se plaignait étourdiment que personne ne l'embrassât plus. Sur la main de son frère, elle imprima la trace rouge de ses lèvres et s'écria : « Est-il rien d'assez beau pour te remercier ? » Cependant, revenant sur ses pas, la plus femme, d'un même élan que sa sœur la plus pâle, disait : « Pour te remercier de ton geste, nous te donnerons ce que nous avons de plus cher. »

Il avait repris un porte-plume. Dans l'escalier résonnaient les talons des trois filles blondes. Tour à tour il regardait la marque rouge déposée sur sa main par le baiser de sa sœur et l'empreinte de sa paume sur la page commencée. Un changement imperceptible venait de se produire autour de lui, embellissant les angelots de pierre qu'il vit soudain grandir et s'éclairer, comme si l'air, autour de leurs diadèmes, s'était rasséréné. Le soleil était monté dans le ciel et, pour la première fois de l'année, le jour filtrant à travers les contrevents disjoints s'était troué d'une tache d'or. Une noirceur se posait sur l'ombre, en précisait les contours, foisonnait entre les bras de l'ange à genoux, fascinant le poète et l'attirant vers la sculpture qui ne faisait qu'un avec elle. Soudain il hésita. Les voix des héritières emplissaient les couloirs et il put craindre de les revoir. Son cœur battait, il n'aurait pas su dire tout ce qu'il avait compris, ni quelle révélation plus nécessaire lui faisait accepter les faits qu'il avait découverts. Encrassé par la fumée du

poêle et obscurci par cet enduit, l'ange avait pris les couleurs de l'ombre qui traînait d'abord à ses pieds. Et cette évidence lui fermait les yeux comme s'il avait craint de dissiper une certitude plus haute dont elle était le modèle. Il prit sa tête dans ses mains, boucha ses oreilles pour ne plus entendre ses sœurs. Elles quittaient la maison et leurs voix s'élevaient à mesure que leurs pas s'éloignaient.

IV

Il n'était pas homme à s'étonner d'une pierre parce qu'elle avait pris dans la fumée la couleur d'un chemin. Le temps était dans sa chambre avec lui, il se hâta. Pour ne pas effacer l'empreinte de sa main, il avait commencé au milieu d'une page le livre qu'il voulait composer. Enveloppé d'un silence presque surnaturel, il se figura tout d'un coup qu'on

se penchait sur son épaule. Et pour ce témoin mystérieux il s'interrogea sur la phrase qu'il venait d'écrire : « Un homme absorbé comme moi dans ce qu'il lui advient, se dit-il, n'est, sans doute, que l'ombre d'un fait, mais il en est aussi la providence. En acceptant une aventure, on produit en elle ce qu'elle a de meilleur et de plus parfait. » Il se promet que chaque événement, désormais, serait son œuvre. Rien ne serait fidèle au réel sans l'apprendre à être fidèle à soi-même.

Il faut pardonner à ce reclus sa pédanterie. Évidemment il avait changé et les faits étaient dans son épreuve ce que son corps était en lui, il ne se plaignait plus de celui qui était intervenu à son détriment. C'était bien une victoire du Galant de Neige que sa déconvenue fût le songe d'un géant qu'il voulait devenir. Et de cette déconvenue, maintenant, il avait un peu besoin, comme s'il avait accédé par ce contretemps à une vie d'une autre nature. Il pressentait à travers les faits une vie indivisible qui

avait en eux son mouvement et non pas son être.

Il arrivait par d'étranges routes aux idées que les hommes acceptent sans y penser. Aussi insistons-nous sur ses étonnements et non sur ses découvertes. Il épiait la chanson du canari, s'efforçait de l'accorder à un grincement de porte, s'imaginait qu'il avait entendu un pas. Il se flattait d'avoir vu dans les faits que l'existence était irréversible ; et se persuadait que c'est par là qu'on en peut rendre l'image ressemblante. Il se proposait de l'imiter par où elle est inimitable et conforme à la nature de l'âme où l'éveil de la conscience est le pressentiment d'une élévation. Il ne savait pas se fier à ce qui est, ni y reconnaître une ébauche de l'irrévocable. Le Galant de Neige connaissait la vérité à son poids et non aux fardeaux dont elle l'allégeait, et il l'adoptait en écrivain, ne lui demandant que des tâches. Il n'était pas Tournai, il n'était pas Ariel, il n'était même pas le Galant de Neige. Il ne pensait, ne vivait que

pour les visages de plâtre, recevant comme eux le jour dans la face et n'apportant qu'un zèle d'écrivain à devenir l'ombre la plus pure de ses malheurs.

Mais, ce jour-là, il le sentit et en conçut du dépit. Dans la chambre haute comme un salon, où se poursuivait son existence cellulaire, tout revivait pour s'exiler lentement et se couvrir d'une obscurité luxueuse ainsi qu'en un musée où il serait entré par hasard. Sur les masques et sur les anges, le temps paraissait s'épaissir et se bercer et lourdement gravir ses pensées comme une morte à la dérive prête à retourner sous le flot : « On ne vit pas, se dit-il tout d'un coup, tant qu'on n'a pas inventé de vivre. Je ne savais pas qu'il en coûtait tellement pour être n'importe qui ! »

Alors un grand bruit remua la maison, le vantail s'ouvrit, introduisant dans une avalanche de lumière grise une haute machine de

toile d'or que maintenait un bras velu. Derrière le grand tableau que portait un manœuvre, les trois filles d'or se tenaient par la main. Étant allé à leur rencontre, le poète vit leurs trois visages dans la pièce voisine où le jour entraît à flots. Habitué à les recevoir dans la caressante lumière des abat-jour, il les reconnut à peine : leurs lèvres étaient peintes, leurs yeux crayonnés, le lionceau ressemblait à la fleur des rues et celle-ci à une fourmi chargée d'un grain de blé. La troisième, qui se taisait, comme toujours, avait des yeux de libellule et, sur ses cheveux, les couleurs éteintes d'un grand papillon qu'elle aurait cloué dans sa coiffure. La lumière tournait autour d'elles comme une pluie de cendres, leurs paroles étaient froides et vibrantes comme une chanson sur laquelle il aurait gelé.

Le poète se trouva heureux. Seul avec l'objet le plus précieux de la maison(7), il reprit son porte-plume d'or, étonné aussi que les aiguilles de la pendule eussent tourné si vite. Il avait rê-

vé son amertume, comme il avait rêvé sa douleur. Et bientôt il se demanderait si l'homme ne rêvait pas sa pensée.

Ce livre numérique

a été édité par la
bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

[Ebooks libres et gratuits – Bibliothèque numérique romande – Google Groupes](#)

en janvier 2021.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Lise-Marie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Joë Bousquet, *Le Galant de*

Neige, Paris, Fata Morgana, 1994 pour *Le Galant de Neige*, *Les Diamants de la vierge noire*, *Les Obsèques de la mère Mathilde*, *La ReINETte du noir*, *L'Invention du drapeau*, *Le Loup blanc* et *Auprès de mon ombre* ainsi que Bousquet, Joë, *Œuvre romanesque complète*, tomes 1 et 2, Paris, Albin Michel, 1982 pour *Regard sur une ville*, *Sylvain* et *Le Mal du soir* puis de Bousquet, Joë, *Le Roi du sel, roman, suivi de Le Conte des sept robes*, Paris, Albin Michel, 1977 pour *Le Conte des sept robes*. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Fortifications de Carcassonne*, a été prise par Laura Barr-Wells le 01.09.2007.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commer-

ciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

1 Note marginale de Joë Bousquet « *À reprendre : il voulait qu'on l'étonnât.* »

2 Note marginale : « *Toute parole avait perdu son innocence.* »

3 En marge.

4 Note marginale : *Les nids se taisent quand elle passe... En la voyant les sources ont cru qu'elles étaient des femmes.*

5 Un ange de pierre, une sculpture du 14^e siècle se trouvait dans la chambre de Pierre Bousquet à Carcassonne. (BNR.)

6 Cette version condensée du *Galant de Neige* est parue dans un recueil de trois nouvelles *Le Mal du Soir* (qui comprend aussi *Regard sur une ville*) chez Bordas, Paris, 1953.

7 Selon René Nelli (*Œuvre romanesque complète*, op. cit. tome 1, p. 340), le tableau auquel il est fait allusion serait l'*Oiseau* de Max Ernst acheté par J. Bousquet. (BNR.)

Table des matières

REGARD SUR UNE VILLE

I

II

III

LE CONTE DES SEPT ROBES

LE GALANT DE NEIGE

PREMIÈRE PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

DEUXIÈME PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

LES DIAMANTS DE LA VIERGE
NOIRE

LES OBSÈQUES DE LA MÈRE DE
MATHILDE

LA RAINETTE DU NOIR

I L'EMPRESSÉ

II NUIT CREUSE DES PIERRES
CLAIRES

III LA NUIT DU NOIR

INVENTION DU DRAPEAU
UN CONTE À JEAN DUBUFFET
LE LOUP BLANC
AUPRÈS DE MON OMBRE
SYLVAIN

I

II

LE MAL DU SOIR
ANNEXE : LES TROIS SŒURS
BLONDES(6)

I

II

III

IV

Ce livre numérique